

publicité pour les "P[illegible]" —
de Belgique.

LE

PAGE DU ROI

SUITE DES NOUVEAUTÉS EN LECTURE

Imprimerie de Gustave GRATIOT, 30, rue Mazarine.

LE PAGE DU ROI

PAR

LE VICOMTE PONSON DU TERRAIL

auteur de

Les Cavaliers de la Nuit, la Tour des Gerfauts, Diane de Lancy.

II

PARIS

L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE SAINT-JACQUES, 38.

LES

PAYSANS

PAR H. DE BALZAC

Les *Paysans*, on le sait, forment une des grandes catégories dont la réunion devait compléter l'œuvre immense entreprise par l'illustre romancier sous le titre de la *Comédie Humaine.* L'idée dominante de cette magnifique étude est l'antagonisme profond qui sépare le *paysan* du *bourgeois.* Idée féconde, éminemment dramatique où se développent, dans des scènes d'un intérêt puissant, des caractères dont la vérité, la profondeur, l'originalité saisissante, rappellent les plus hautes créations du grand écrivain. Ainsi les personnages de Fourchon, de Michaud, de la Mouche, de la Péchina, l'étrange et horrible famille des Tonsard, la curieuse et effrayante figure de Rigou; variété d'avare dont le type égale, s'il ne les surpasse, les types devenus si populaires de Grandet et de Gobseck, font de cette œuvre une des plus complètes et des plus intéressantes qui soient sorties de la plume de Balzac.

ROBERT LE RESSUSCITÉ

PAR

MOLÉ-GENTILHOMME ET CONSTANT GUÉROULT

Le public, vivement impressionné par le succès des derniers livres de MM. Molé-Gentilhomme et Constant Guéroult, attendait avec impatience l'œuvre nouvelle que nous annonçons sous ce titre. Cette attente n'a pas été trompée. Jamais roman historique n'avait réuni à un plus haut degré les éléments qui font la valeur de ces sortes de compositions. *Robert le Ressuscité* est un tableau dramatique et saisissant de la France sous Charles V. Les scènes de routiers, bizarres et hardies, s'y mêlent heureusement à de gracieux paysages et à une intrigue d'amour des plus attendrissantes. Les types de Robert et de Raoul de Fenestrange, ceux de Clochepain, du jeune page Lorenzino et d'Aïssa la Candiote, resteront comme des modèles de noblesse, de vrai comique, de passion et d'énergie. On reconnaît dans cet ouvrage la touche vigoureusement accentuée des deux écrivains qui ont écrit *Roquevert l'Arquebusier*, ce roman dont le succès prodigieux, constaté par des reproductions sans nombre et par des traductions dans presque toutes les langues, doit être compté parmi les plus solides et les plus réels de la librairie moderne.

CHAPITRE NEUVIÈME

IX

Où il est parlé des projets de Gaëtano, de l'Infante d'Espagne et d'une chaîne d'or (suite).

Ce n'était plus, ainsi que Gaëtano venait de se l'avouer, le beau et fier don Paëz, le brillant colonel des gardes, le hardi gouverneur de l'Albaïzin, le superbe roi de Grenade. C'était un gentil-

homme aux cheveux grisonnants, au dos voûté, au front creusé de rides profondes, portant la barbe inculte et longue, les cheveux veufs de tout essence, et ayant dans la physionomie une singulière expression de tristesse farouche et sombre.

— Eh bien? frère... demanda Gaëtano avec anxiété.

— Tiens, répondit don Paëz en lui tendant un parchemin roulé, sans sceau ni

armoiries et qui ne renfermait que ces quelques mots sans signature :

« Le roi accepte; le couvent est prêt. »

— Le roi est prudent, murmura Gaëtano. Et maintenant, à l'œuvre !

Hector hocha la tête.

— Pourquoi tant nous presser? demanda-t-il tristement, l'enfant est-il retrouvé ?

— Frère, dit gravement Gaëtano, dans

un mois expirent les dix années que nous avons consacrées à sa recherche ; dans un mois le duc de Guise sera roi de France; le Béarnais mis hors de cause, enfermé, et la Bretagne nous sera rendue. Eh bien! si l'enfant n'est point retrouvé, nous ferons un duc de Bretagne.

Et Gaëtano regardait don Paëz à la dérobée.

Don Paëz, toujours sombre s'appuyait au pommeau de sa selle et paraissait rêver.

— A quoi songes-tu donc, frère? demanda Gaëtano.

— Je songe, répondit don Paëz que la vie est une roue dont l'homme parcourt deux fois les rayons; il retrouve, à son âge mûr, le sentier battu par sa jeunesse, et il se prend parfois d'amour pour la fleur inclinée déjà au souffle de l'orage et qu'il a brutalement foulée aux pieds la première fois qu'il a passé près d'elle, alors qu'elle était fraîche, belle et toute étincelante de la rosée du matin.

Hector soupira et se tut; mais Gaë-

tano regarda don Paëz avec étonnement :

— Que veux-tu-dire avec tes maximes? lui demanda-t-il ?

— C'est une triste histoire, répondit don Paëz; une histoire à fendre le cœur d'un homme moins bronzé que moi par les drames lugubres de la vie. Deux femmes m'ont aimé dans ma jeunesse; ces deux femmes eussent souhaité être reines du monde pour me céder leur trône ; j'en ai fait tour à tour le marche-

pied de mon ambition, et je les ai traînées sans pitié à ma suite... Il était réservé à mon âge mûr, désillusionné et flétri, de les aimer toutes deux de ce même amour qu'elles ont eu pour moi. Frères, vous savez si j'ai aimé vivante et si j'ai pleuré, après son trépas avec des larmes de sang, cette princesse maure à qui je devais mon trône?...

— Nous le savons, murmura tristement Hector.

— Mais, ce que vous ne savez pas, c'est que la seconde...

— L'infante? fit Hector tressaillant.

— Celle-là ne t'aime plus, Paëz, dit Gaëtano, celle-là t'aima quelques jours à peine, car elle ne t'a point reconnu.

— Tu te trompes, Gaëtano.

Gaëtano et Hector regardèrent curieusement don Paëz.

— Écoutez, reprit-il : il y a trois jours, au moment où, à huit heures du soir, je sortais de chez le roi avec le parchemin que j'apporte, une femme passa près de moi dans ce même escalier que je gravis

il y a cinq ans pour regagner mon logis, en quittant Philippe II, mon maître, qui m'envoyait à l'Albaïzin. Ce soir-là, une jeune fille avait collé sa bouche à mon oreille, au milieu des ténèbres, en me disant : Soyez grand et fort, je vous aime ! — Eh bien ! il y a trois jours, dans ce même escalier, presque à la même heure, comme je descendais, le front incliné sous le poids des tristes et sombres pensées qui m'obsèdent, une femme s'offrit tout à coup à mes yeux. Elle tenait un flambeau à la main et je la reconnus. C'était l'infante! Non plus la jeune fille, l'enfant rieuse et mutine qui

m'avait tant aimé, mais l'infante devenue femme, pâle et triste, avec des yeux brillants de fièvre; l'infante ressemblant à une madone de cire vierge.

Elle me contempla quelques secondes avec une expression étrange, puis elle se pencha vers moi.

— Paëz? me dit-elle tout bas.

Je tressaillis et ne répondis point.

— Je t'ai reconnu, continua-t-elle,

malgré ta chétive apparence et ton front ridé...

Elle prit ma main et l'appuya sur son cœur, son cœur battait à rompre sa poitrine.

Elle me retint doucement et ajouta :

— Que veux-tu? est-ce de l'or, du pouvoir, un titre, un gouvernement? parle; mon frère m'aime et m'obéit... je suis son plus intime conseiller... il n'a rien à me refuser... dis, que veux-tu?

— Rien, répondis-je, je ne mendie point.

— Mendier! fit-elle avec un geste de douleur, ce mot est cruel, Paëz, et je ne le mérite point...

— C'est que je vous fais pitié, murmurai-je.

— Non, dit-elle bien bas en replaçant ma main sur son cœur, dont j'entendais presque les battements précipités, — c'est que je t'aime encore...

Je sentis mes genoux fléchir et un nuage passer sur mes yeux troublés.

— Madame, lui dis-je d'une voix étranglée, vous m'offrez des trésors, un titre, un gouvernement, tout ce que désirait mon ambitieuse jeunesse; au lieu de tout cela, accordez-moi une grâce unique.

— Que voulez-vous? fit-elle frémissante.

— De loin en loin, quand vous me rencontrerez et que nul ne pourra nous

entendre, répétez-moi ces trois mots qui viennent de vous échapper...

Je pris vivement sa main, j'y mis à la fois un baiser ardent et une larme, et, la laissant immobile et pétrifiée, je m'enfuis.

Don Paëz ayant ainsi parlé, cacha sa tête dans ses mains et pleura.

Tout à coup les trois frères, un moment silencieux et recueillis, tressaillirent et levèrent la tête; un cavalier re-

montait la vallée au galop essoufflé d'un vigoureux étalon.

Ce cavalier qu'aucun d'eux n'attendait, ce cavalier poudreux et qui venait de loin, c'était Gontran !

Hector, don Paëz, Gaëtano poussèrent un cri de surprise et coururent vers lui.

— Frères, leur cria-t-il en les apercevant, frères! l'enfant n'est point mort!

— Que dis-tu ? exclamèrent-ils.

— Je dis que l'enfant, notre seigneur et maître, est plein de vie.

— Tu l'as donc retrouvé?

— Non, mais je suis sur sa trace. Voyez plutôt...

Et Gontran tira de son sein une boîte qu'il ouvrit aussitôt :

— Tenez, dit-il, voilà la chaîne d'or qu'il avait au cou la nuit de la Saint-Barthélemy.

Les trois frères regardèrent la chaîne d'or avec étonnement, puis Hector s'écria :

— Je la reconnais, je la reconnais, moi ; c'est bien celle que l'enfant avait au cou le jour où nous le vîmes dormant sur un lit de repos à la tour de Penn-Gll. Je le pris dans mes bras, je m'en souviens, et je remarquai cette chaîne parce qu'elle était d'un merveilleux travail et qu'à ses ciselures on devinait son origine écossaise. — Mais où l'as-tu trouvée ?

— Comment supposer par ce simple

bijou que l'enfant vit encore? demandèrent tour à tour don Paëz et Gaëtano.

— Écoutez, reprit Gontran : si l'on doutait de la Providence, les merveilles de ce dieu inconnu qu'on nomme le Hasard y feraient certainement croire. Vous le savez, j'accompagne souvent le duc de Guise à Paris lorsqu'il y vient incognito, dans l'intérêt de la sainte Ligue et dans les siens, qui sont les nôtres, maintenant.

Il y a huit jours, en donnant mes ins-

tructions à Hector, il était convenu que je ne viendrais point ici et vous laisserais tout le soin de l'abdication du roi de Navarre, me réservant celui de nos intérêts auprès du duc. Rien encore ne me faisait supposer que j'irais à Paris; — mais Hector était à peine parti depuis une heure lorsque le duc me manda près de lui.

— A cheval, me dit-il, et ventre à terre jusqu'à Paris.

— Que faut-il y faire?

— Porter ce message à madame de Montpensier, ma sœur, me répondit-il.

Dix minutes après j'étais en selle, trente heures après je franchissais les murs de Paris.

Je descendis selon ma coutume, dans une sorte de cabaret borgne situé à la place Bourdelle, et qui, sous le pàtronage de saint Pacôme, loge et héberge les pauvres gentilshommes dont la bourse est légère, et quelquefois ceux qui, ayant leur escarcelle pleine, ont de bonnes

raisons, comme moi, pour demeurer inconnus.

Le soir venu, je me présentai rue de Bussy, chez madame de Montpensier, et m'acquittai de mon message.

— Il vous faudra attendre huit jours, me dit la duchesse, avant de retourner auprès du duc. Demeurez caché dans l'hôtellerie où vous êtes et attendez-y mes instructions.

Je repris le chemin du cabaret dédié à saint Pacôme et m'y attablai devant un

maigre repas, comme un cavalier affamé et peu difficile sur les mets qu'on lui sert.

Mais tandis que je soupais et vidais ma cruche de piètre vin, une querelle s'engagea à une table voisine de la mienne et attira mon attention : — Deux buveurs se disputaient à propos d'un coup de dés mal lancé ; — des deux buveurs, l'un était mon hôte lui-même, l'autre un moine génovéfin.

— Je vous dis, criait l'hôte, que le coup est nul, et je le soutiens!

— Tarare! répondait le moine, si vous n'aviez pas perdu toute la journée et ne me deviez déjà deux brocs de vin de Guienne et dix pistoles, vous auriez l'esprit mieux fait; vous n'êtes pas beau joueur.

— Moi, pas beau joueur? vociféra l'hôte; si le coup que vous venez de jouer était nul, si vous vouliez le considérer comme tel, — je vous jouerais bien successivement tout mon avoir, mon hôtellerie et ce qu'elle renferme, les dix perches de terrain qui l'entourent et les

cinquante arpents de vigne que je possède à Argenteuil.

— Contre quoi? demanda le moine.

— Contre votre froc, dit l'hôtelier furieux.

— Tope! s'écria le génovéfin — le coup est nul.

— Pardieu! reprit l'hôte, je vais commencer par une certaine chaîne d'or, qui est d'un bon poids, et qui vaut bien, à elle seule, la moitié de ce que j'ai sous mon toit de briques.

— Voyons la chaîne? dit le moine, dont l'œil s'alluma de convoitise.

— Oh! c'est un vrai bijou, fit l'hôtelier avec assurance, en se levant et allant vers un bahut duquel il tira la chaîne. Tenez, je m'en rapporterais volontiers, pour sa valeur, à l'estimation de ce cavalier qui festoye prés de nous sans souffler mot.

En parlant ainsi, l'hôte me plaça la chaîne sous les yeux. Je la regardai d'abord avec indifférence, puis l'examinant

tout à coup avec attention, je la reconnus et me levai précipitamment.

— D'où tenez-vous ce bijou? m'écriai-je. Qui vous l'a vendu? Où l'avez-vous volé?

— Tout beau! répondit-il en souriant, je suis connu de MM. les échevins et les prévôts, mon gentilhomme, pour un catholique qui ne vole personne et n'a jamais réclamé que son bien. Je n'ai point volé cette chaîne...

— Mais enfin, d'où la tenez-vous?

— D'un petit gentilhomme jeune et gentil comme un page du roi.

— Quel âge avait-il ?

— Environ seize ans.

— Son nom ?

— Je l'ignore.

— Son pays ?

— Je ne sais. Mais il parlait un langage qui ressemblait à l'espagnol.

— Et vous dites que c'était un page?

— Il en avait la tournure.

— Mais comment vint-il ici?

— Il arriva un soir, mit le cheval à l'écurie, demanda à souper et soupa gaillardement. Il but surtout de mon meilleur vin en aussi grande quantité qu'eût pu le faire un vieux reître ou un paillard de lansquenet. Le vin lui troubla la raison; et, quand son repas fut achevé, il tira de ses chausses un cornet et des dés et cria: « — Holà! qui donc ici veut faire

la partie d'un honnête gentilhomme? »

C'était un mercredi des Cendres. Les révérends pères génovéfins, mes pratiques habituelles, se trouvaient à l'office; mon cabaret était à peu près désert, et personne ne répondit.

Alors, j'eus pitié de ce gentil garçon qui paraissait s'ennuyer fort, et je m'assis à sa table. Il tira sa bourse, qui était ronde, par la messe! la posa près de lui et jeta bruyamment les dés sur le tapis.

Quand on a trop bu, on joue mal, ce qui est une preuve que la Fortune est

une petite maîtresse qui n'aime pas l'odeur du vin. Le petit gentilhomme n'était pas en veine; il perdit. Il perdit une fois, dix fois, cent fois, si bien que la bourse se vida, et que la bourse vidée, il coupa, avec son poignard, les boutons de son pourpoint et les perdit comme ses pistoles; puis il se débarrassa de l'agrafe de diamants qui retenait la plume de son feutre — et l'agrafe eut le même sort.

Alors il se leva désespéré et me dit :

— C'est fini, je n'ai plus rien!

— Et ceci, lui dis-je, en désignant du

bout de mon doigt la chaîne qui pendait à son cou.

— Ceci? fit-il en pâlissant, c'est un bijou de famille; c'est la seule richesse qu'une mère inconnue a attachée sur ma poitrine, le seul signe mystérieux avec lequel il me sera permis peut-être de retrouver ceux que je cherche...

— Bah! lui dis-je, la chance peut tourner... Tenez, tout ce que vous avez perdu contre cette chaîne.

Il hésita une minute, puis il saisit les

dés d'une main fébrile, les remua longtemps au fond du cornet et les rejeta sur la table.

— Sept, murmura-t-il frémissant.

— Je les pris à mon tour et amenai le nombre onze.

Je le vis aussitôt pâlir et trembler, — puis il se leva sans mot dire, prit son chapeau et sortit, me laissant tout interdit. Je n'étais point revenu encore de ma stupéfaction, quand je l'entendis s'éloi-

gner au trot de son cheval qu'il avait sellé lui-même.

— Et, m'écriai-je, quand mon hôte eut fini de parler, continua Gontran, vous ne le suivîtes point?

— Il était nuit et il pleuvait.

— Vous ne le revîtes pas le lendemain?

— Jamais!

— Combien y a-t-il de cela?

— Six mois environ.

— Et vous êtes sûr qu'il était Espagnol et page?

— J'en jurerais presque.

J'en savais assez; ce jeune homme, c'était l'enfant, et s'il était Espagnol, ce devait être un page de Philippe III. Frères, j'ai acheté cette chaîne le double de sa valeur réelle; frères, j'ai oublié le service du duc mon maître, je suis remonté à cheval, je suis accouru vers vous et je vous ai crié : l'enfant vit!

— Dieu est enfin pour nous! s'écria Hector.

— Et maintenant, poursuivit Gontran, serrons-nous la main et que l'un de vous m'accompagne.

— Mais notre plan, frère, l'as-tu donc oublié? demanda Gaëtano.

— Non; mais vous êtes assez de deux, au besoin, pour l'exécuter; et d'ailleurs, bientôt nous serons de retour.

— Où vas-tu donc?

— A Madrid, pardieu! à Madrid; là, sans doute, est l'enfant, — l'enfant que je cherche nuit et jour depuis dix années!

— Frère, dit alors Hector, je te suis, et je te guiderai.

Et Hector sauta en selle à son tour.

— Adieu donc, reprit Gontran, ou mieux, à bientôt; dans cinq jours nous serons ici... et peut-être, — oh! mon cœur se brise dans ma poitrine... peut-être ne reviendrons-nous pas seuls!

— Frères, Dieu vous conduise, répondit Gaëtano, et puissiez-vous ramener cet enfant à qui notre vie est dévouée.

Hector et Gontran firent de la main un dernier signe d'adieu et s'éloignèrent au galop.

Don Paëz et Gaëtano les suivirent longtemps des yeux à travers les clairières et les rochers ; puis, quand un pli du terrain les eut dérobés à la vue, l'ambassadeur se retourna vers son frère :

— Tu vas demeurer ici, lui dit-il ; tu

ne sortiras pas le jour, tu te montreras le moins possible ; chaque nuit, je viendrai me consulter avec toi. Un amer sourire éclaira le sombre visage du roi déchu.

— J'ai la tête bien faible maintenant, murmura-t-il, pour être d'excellent conseil ; mais, Dieu merci ! j'ai encore le bras lourd, et tu peux le guider sans crainte.

Gaëtano remonta à cheval et regagna Coarasse, où nous venons de le voir

mettre pied à terre sous la fenêtre de Fosseuse, puis monter chez elle sur l'invitation de la reine, au bras de Bavolet, son mortel ennemi.

CHAPITRE DIXIÈME

X

Le conte de Gaëtano terminé par Fosseuse.

Tandis que Bavolet descendait dans la cour pour y chercher Gaëtano, la reine regardait sévèrement Fosseuse :

— Mademoiselle de Montmorency, dit-elle, m'expliquerez-vous ce que signifie

la présence de Bavolet chez vous, à cette heure, et cette aiguière pleine de sang?

— Votre Majesté m'excusera, répondit Fosseuse, mais ceci n'est point mon secret.

— Ah! dit la reine d'un ton piqué, c'est celui de Bavolet, sans doute.

Fosseuse ne répondit pas.

— Mademoiselle, reprit la reine avec hauteur, je pourrais vous ordonner de

parler, — si je me souvenais que je suis la reine, — je préfère l'oublier et songer seulement que je suis femme; à ce titre, je respecte votre silence. Mais si je vous en priais, ajouta-t-elle avec cette voix caressante et pleine d'harmonie qu'elle avait quelquefois, si je vous priais de m'avouer...

— Je ne le puis, madame, murmura Fosseuse troublée.

— Et si je devine?

— Il sera parfaitement inutile que je parle, en ce cas.

— Me direz-vous au moins si j'ai touché juste ?

— Je le veux bien, répondit Fosseuse après une légère hésitation.

— Eh bien ! reprit madame Marguerite, voici ce qui a dû se passer : M. l'ambassadeur d'Espagne est un bélître et un fat, qui a conclu de mon abandon de la nuit dernière et de l'absence d'étiquette qui règne à Coarasse, que j'étais éprise de sa personne, et qu'il n'aurait qu'à venir soupirer sous mon balcon pour que je l'autorisasse à l'escalader.

— Ah! fi! dit Fosseuse, qui joua l'indignation parfaitement.

— J'étais à ma fenêtre, après le bal, continua la reine, quand, au détour d'une allée, j'ai vu déboucher le seigneur Gaëtano qui rêvait au clair de lune et m'a dit composer un conte. « Narrez-le moi,» lui ai-je fait. Il est venu sous ma fenètre, et puis il a grimpé sur une corniche et m'a commencé le récit de ses élucubrations poétiques.

— Était-ce amusant? demanda mademoiselle de Montmorency.

— Assez; mais je n'ai point tout entendu. Une ombre s'est dessinée à la lisière d'un massif, j'ai refermé ma fenêtre et souhaité le bonsoir à M. l'ambassadeur, que j'ai engagé vivement à s'aller coucher.

— Je ne vois là, murmura Fosseuse, rien qui ressemble à mon secret.

— Attendez donc. L'ombre, j'y ai songé, devait être celle de Bavolet, qui a coutume de rôder la nuit dans le parc, où il déniche des merles et des passereaux.

— Vraiment? fit Fosseuse, en écoutant avec attention.

— Bavolet aura pris l'ambassadeur d'Espagne pour un voleur et il aura voulu lui barrer le passage ; l'ambassadeur craignant d'être reconnu, lui aura sans doute asséné un coup de plat d'épée sur la tête... Aurais-je deviné?

— Votre Majesté a touché juste, dit hypocritement Fosseuse, et Bavolet, tout honteux, car il a fini par reconnaître M. l'ambassadeur, est monté chez moi le

visage en sang et m'a demandé de l'eau, un peu d'essence de rose et le plus profond secret.

— Vous n'avez pas à craindre de reproche, dit la reine impassible, car j'ai tout deviné.

La porte s'ouvrit et Gaëtano entra tenant Bavolet par la main.

— Monsieur l'ambassadeur, dit Marguerite, avez-vous terminé la composition de ce conte dont vous m'avez narré le commencement la nuit dernière?

— Pas encore, madame, répondit l'ambassadeur en s'inclinant.

— Votre migraine était donc bien terrible ?

— Si terrible que je viens de courir comme un fou à travers champs, et que j'ai essoufflé le meilleur cheval du roi.

— Je narrais ce que je savais de votre conte à mademoiselle de Montmorency, poursuivit la reine, et mademoiselle de Montmorency y prenait un plaisir ex-

trême; c'est pour nous l'achever que je vous ai envoyé chercher par Bavolet.

— Mademoiselle de Montmorency est trop bonne, murmura l'ambassadeur, de trouver quelque plaisir à ce faible récit.

— Et nous sommes désolées, vraiment, que vous ne l'ayez point terminé.

Gaëtano se mordit les lèvres :

— J'avais, dit-il, imploré le secours de Votre Majesté.

— J'ai si peu d'imagination ; demandez plutôt à mademoiselle de Montmorency.

— A moi ? fit Fosseuse, quelle plaisanterie !

— Faisons mieux, dit l'ambassadeur, aidez-moi toutes deux, mesdames ?

— A merveille, murmura la reine en riant, nous aurons là une singulière façon d'ouïr les contes.

Bavolet, sombre et seul en un coin du boudoir de Fosseuse, était au supplice.

— Ainsi que je vous le disais la nuit dernière, pendant le bal... reprit Gaëtano.

— Fi! dit la reine, auriez-vous la fatuité de mentir, monsieur l'ambassadeur, c'est sous ma fenêtre et assis sous une corniche... Il faisait un clair de lune superbe...

Gaëtano pâlit et se tut; la reine jeta un furtif regard à Bavolet; — Bavolet tourmentait le manche de sa dague.

— Nous nous sommes arrêtés, reprit

Gaëtano, à cet endroit où le chevalier maure, amoureux de la sultane, revient à la cour du sultan avec le titre d'ambassadeur du shah de Perse.

— Précisément, dit la reine; et vous ne saviez encore s'il serait convenable que la sultane, touchée de tant d'amour, lui en témoignât sa satisfaction.

— C'est vrai, murmura Gaëtano, et je priais Votre Majesté de me venir en aide.

— Hum! dit la reine, consultez mademoiselle de Montmorency.

Fosseuse appuya son menton dans sa jolie main, parut réfléchir quelques minutes, et répondit :

— Si vous me vouliez laisser finir le conte... je crois que je le finirais très bien.

— Voyons ? dit la reine, vous avez tant d'esprit !

— Je vole parfois Votre Majesté, répondit humblement Fosseuse. Ecoutez : le chevalier maure était un fat, selon moi, de croire qu'une sultane, quand elle

aime, a besoin d'élever son amant ou de le voir en haut lieu. L'amour d'une sultane est un marchepied qui dispense de tout autre titre.

— Je suis assez de cet avis, dit la reine; continuez, Montmorency.

Gaëtano se mordait les lèvres, Bavolet triomphait.

— La sultane, poursuivit Fosseuse, se prit à songer que le chevalier maure eût montré bien plus d'esprit en demeurant

dans l'ombre et se contentant de lever les yeux sur elle, de son coin obscur, bien mieux qu'en allant acquérir des richesses et des grandeurs pour s'en faire remarquer.

— Vous parlez comme un volume de l'abbé de Brantôme, petite, interrompit la reine... Après ?

— Et la sultane se dit : Le chevalier maure a aimé en moi non point la femme, mais la sultane, car il a osé espérer, en voulant monter jusqu'à moi...

— Diable ! ricana Gaëtano désappointé, voilà un singulier dénouement.

— Attendez donc, continua Fosseuse. Alors la sultane se souvint qu'elle avait près d'elle un beau page, bien timide, bien naïf, brave comme Roland ou Bayard, modeste, et qui l'aimait, dans la religion de son cœur, bien plus que le chevalier maure, car il n'avait jamais osé la regarder, lui dire un mot ou lui faire un aveu... car il n'espérait rien, et vivait d'un banal sourire, d'un gant perdu dans une allée de jardin, d'une fleur fanée tombée de sa ceinture...

La reine tressaillit et regarda Bavolet.

Bavolet était horriblement pâle, Bavolet chancelait comme un homme frappé à mort.

— Alors, poursuivit l'impitoyable Fosseuse, en jetant un sourire ironique à Gaëtano, la sultane n'hésita plus, elle dédaigna le chevalier maure qui était un ambitieux et un fat, et elle prit, un soir, la main du pauvre page et lui dit : « Espère, toi qui n'as jamais espéré ! »

A ces derniers mots, la reine poussa un cri et se précipita vers Bavolet.

Bavolet s'affaissant sur le parquet, venait de s'évanouir...

Fosseuse et Gaëtano, qui se sentaient singulièrement mal à l'aise, se précipitèrent à leur tour vers le page.

La reine était aussi pâle que Bavolet, elle tremblait en soutenant dans ses belles mains la tête de l'enfant, — et elle repoussa Gaëtano avec colère, en lui disant :

— Vous me l'avez assommé ce matin, et ses forces l'ont trahi. Tenez, voilà sa plaie qui se rouvre et qui saigne...

Et comme Gaëtano stupéfait se taisait, elle reprit avec dédain :

— Vous l'avez assommé parce qu'il vous barrait le passage et vous prenait pour un voleur; vous avez joué à l'amant heureux en refusant de vous nommer, vous avez essayé de compromettre une reine, vous êtes un fat, monsieur, — et vous ne savez pas que les reines ne se compromettent jamais !

Et Marguerite se redressa, grandie de toute la beauté de la douleur, et majestueuse comme devait l'être une princesse de Valois, petite-fille du roi François Ier...

CHAPITRE ONZIÈME

XI

Les suppositions de Fosseuse et la médecine de Nancy.

L'indignation subite de la reine et l'évanouissement de Bavolet venaient de convertir en drame la comédie de Fosseuse.

Gaëtano, pâle de colère, avait fait un pas en arrière, et dans une attitude res-

pectueuse et fière à la fois, il semblait protester énergiquement contre les paroles outrageantes de madame Marguerite.

Fosseuse, seule, conservait tout son sangfroid.

— Madame, dit enfin Gaëtano, s'adressant à la reine, vous venez de m'accuser, me sera-t-il permis de me disculper?

Le ton fier et soumis de l'ambassadeur toucha la reine et l'apaisa.

— Monsieur, répondit-elle, pardonnez

mon emportement, mais j'ai pour mon page une affection toute maternelle, et, le voyant en cet état...

— Je vous comprends, madame; mais je veux simplement me laver de l'épithète d'assommeur que vous m'avez octroyée tantôt.

La reine se tourna vers mademoiselle de Montmorency et l'interrogea du regard.

— Il paraît, répondit Fosseuse, que M. l'ambassadeur s'est battu très loyale-

ment avec Bavolet pendant près d'une heure.

— En vérité? dit la reine étonnée.

— Si loyalement, dit Gaëtano, que je suis blessé moi-même, et que j'ai plus d'une fois épargné la vie de cet enfant.

Mais la reine n'écoutait déjà plus : penchée sur Bavolet, elle lui faisait respirer des sels et mouillait ses tempes avec du vinaigre que lui présentait Fosseuse.

— Mon Dieu! dit-elle enfin, le pauvre

enfant est dans un état de faiblesse extrême...

La voix de Marguerite tremblait si fort que Fosseuse ne put s'empêcher de faire la réflexion mentale suivante :

— Mon conte aurait-il donc fait un miracle en faveur de Bavolet ?

Puis elle ajouta tout haut :

— Si Votre Majesté faisait appeler un médecin ?

La reine leva les yeux sur Gaëtano :

— Monsieur l'ambassadeur, dit-elle d'une voix grave et empreinte d'une inflexion de noble prière, les rois ont parfois des torts comme de simples sujets ; je suis reine et reconnais loyalement les miens. Voulez-vous accepter mes regrets des paroles un peu vives qui viennent de m'échapper... et ne me prouverez-vous pas que vous ne me gardez nulle rancune, en allant vous-même...

— Chercher le médecin du roi, n'est-ce pas? s'écria l'ambassadeur avec enthousiasme ; j'y cours, madame.

Et Gaëtano se précipita vers la porte,

tandis que Marguerite le remerciait avec un noble regard.

Fosseuse et la reine, Gaëtano sorti, demeuraient seules auprès de Bavolet.

Les femmes se comprennent admirablement à demi mot; la reine regarda Fosseuse; Fosseuse comprit et lui dit :

— Vous avez deviné la cause de l'évanouissement de Bavolet. Cette nuit, de l'aveu du page, tout s'est passé loyalement, l'ambassadeur a même ménagé sa vie plusieurs fois.

— Bavolet était donc furieux?

— Il voulait le tuer. Il l'avait reconnu.

— Je suis une étourdie, murmura la reine.

— Vous n'y êtes pour rien, madame; mais Bavolet était fou, et je crains qu'il n'ait voué une terrible haine à l'ambassadeur d'Espagne.

— Parce qu'il a trouvé celui-ci sous ma fenêtre?

— Non, mais parce que hier vous n'avez point quitté son bras.

La reine fronça le sourcil :

— Cet enfant est bien impertinent! murmura-t-elle avec hauteur.

— Oh ! madame, dit tout bas Fosseuse, pouvez-vous l'accuser ainsi ?

Et comme Marguerite devenait rêveuse, Fosseuse continua :

— L'amour est un mal que nul ne raisonne, et qui fait bien souffrir, madame...

Quelle est sa source? nul le sait. Il naît d'un sourire, il vit d'une fleur perdue, il meurt d'un mot cruel... Quel est son remède? Nul ne le sait encore, nul jamais ne l'a trouvé... Il est des femmes qui sont reines par le cœur et la beauté, bien plus encore que par le rang; des femmes qui essaieront en vain de traverser la foule et d'y glisser inconnues... La foule s'écartera respectueuse, la foule les suivra des yeux, la foule deviendra muette et les adorera... Ces femmes ne peuvent sourire impunément; leur regard ne peut tomber en vain sur un homme; celui qui aura vu leur sourire, celui qui aura fris-

sonné sous les rayons de leurs yeux, celui-là suspendra son cœur à ses lèvres, celui-là baisera la trace de leurs pieds sur le sol, et son cœur, trouvant des ailes, abandonnera ses lèvres pour suivre cette trace... Ces femmes-là, madame, passent insoucieuses et le front haut au milieu des fronts qui s'inclinent, des poitrines qui battent d'admiration, des cœurs qui saignent d'enthousiasme; elles passent le dédain aux lèvres, et sourient d'étonnement et de pitié quand un de ces êtres chétifs qu'elles ont fasciné et perdu trahit involontairement son secret et appuie la main sur son sein qui se brise

avec un geste de souffrance... Elles sourient et haussent les épaules, car elles ne savent pas combien de remords assaillent l'infortuné qui les aime dans l'ombre, car elles ignorent tout ce qu'il lui a fallu de force et de courage, d'héroïsme et de vertu pour ensevelir son amour aux yeux de tous...

L'amour qui se cache, madame, est le plus respectueux des hommages, la plus discrète des admirations ; — si une femme comme vous oubliait qu'elle est reine, l'amour de cet enfant le lui rappellerait...

Fosseuse s'arrêta et regarda Marguerite.

Marguérite, soutenant d'une main la tête pâle de Bavolet, attachait sur lui un regard troublé et voilé de larmes.

Fosseuse continua :

— Je ne suis pas assez pure, madame, pour avoir le droit d'élever la voix; je suis assez coupable envers vous...

La reine l'interrompit d'un geste et lui tendit la main.

Fosseuse baisa cette main et reprit :

— Je n'ai ni le droit ni le courage de prier ; la prière serait une insulte, mais je veux au moins le défendre...

Un pâle sourire vint aux lèvres de la reine ; ce sourire tomba sur le visage de Bavolet, et la reine murmura :

— Je lui ai déjà pardonné.

Fosseuse poussa un cri de joie :

— Madame, murmura-t-elle, pardon-

nez-moi mes torts, et accordez-moi votre royale amitié, je m'en rendrai digne, je vous le jure, ajouta-t-elle avec un soupir... je veux oublier.

— Silence! dit énergiquement la reine, il faut le sauver d'abord.

— Qui? demanda mademoiselle de Montmorency en tressaillant.

— Lui, dit Marguerite, le roi.

— Le roi? murmura Fosseuse troublée.

— Oui le roi, répondit Marguerite de Navarre, le roi que je n'aime point comme époux, mais le roi que j'aime comme roi, comme allié, comme souverain; le roi dont je porte le nom, le roi qui m'a pardonné mes erreurs, le roi n'a aucun tort à mes yeux...

Écoutez, continua Marguerite... hier je vous abhorrais, Fosseuse; aujourd'hui je vous aime comme une sœur et veux être votre amie. Le roi court un grand danger, je ne sais lequel encore, mais je veux le savoir, et nous le saurons.

— L'ambassadeur? la senorita? fit mademoiselle de Montmorency tremblante.

— L'un et l'autre. Vous connaissez la politique astucieuse de l'Espagne qui, depuis plusieurs siècles, convoite la Navarre? — Eh bien! je vous assure que la présence d'un ambassadeur espagnol ici et celle de cette aventurière qui le suit, masquent quelque ténébreux complot...

— Madame, interrompit Fosseuse, je le crois comme vous, et vous me prévenez, car j'allais m'ouvrir à vous et vous demander votre appui.

— J'avais commencé l'œuvre, reprit Marguerite, une imprudence m'a arrêtée en chemin. Il est impossible que j'aille plus loin, j'ai trop formellement donné son congé à M. l'ambassadeur, tout à l'heure.

— Je continuerai votre œuvre, madame, soyez-en sûre... et nous sauverons le roi!

Marguerite tendit de nouveau sa main à mademoiselle de Montmorency.

— C'est convenu, dit-elle; maintenant

occupons-nous de mon étourdi de page...

— Pauvre enfant! murmura Fosseuse avec compassion et en jetant à la reine un triste et mélancolique regard.

— Mon Dieu! dit vivement Marguerite dont les joues s'empourprèrent subitement, savez-vous que je suis horriblement vieille, Montmorency, je vais avoir... c'est affreux! je vais avoir trente ans!

— L'âge se compte aux rides, madame, et... vous n'en avez pas.

— Sur le front peut-être... mais au cœur?

Fosseuse soupira, puis elle regarda Bavolet, qu'à l'aide de la reine elle avait placé sur son lit.

— Cet enfant, murmura-t-elle, est né sous une mauvaise étoile?

La reine tressaillit.

— Pourquoi cela? dit-elle.

— Pourquoi? répondit Fosseuse, parce

que Dieu a fait à tous les hommes un don qui ne sera point pour lui. Le condamné dont on dresse le gibet, le moribond que le râle étrangle, la mère qui se tord au chevet de son enfant qui agonise, le marin que la brise emporte et qui voit fuir, l'œil humide, la terre bleue où il est né, — l'ont en partage, ce don que n'a point Bavolet...

— Quel est-il? demanda la reine émue.

— L'espérance, murmura Fosseuse.

— Qu'en savez-vous? dit tout bas Marguerite qui posa sur le front blanc du page ses lèvres frémissantes, l'espérance et l'avenir sont à Dieu.

Puis honteuse sans doute, d'en avoir trop dit, elle ajouta brusquement :

— Mais ce médecin ne vient donc pas? mon Dieu ! mon Dieu !

— Le voici ! dit une voix.

La porte s'ouvrit et Gaëtano entra suivi du médecin.

Le médecin examina Bavolet attentivement.

— Ce n'est rien, dit-il ; il faut le transporter chez lui, et quand il recouvrera ses sens, le laisser seul. Son mal provient d'une violente émotion et d'une faiblesse.

On transporta Bavolet, la reine le suivit, laissant Gaëtano seul avec Fosseuse.

Quand la porte fut refermée, Fosseuse regarda l'ambassadeur avec un ironique sourire :

— Eh bien ! lui dit-elle, comment trouvez-vous ma manière de terminer un conte, monsieur l'ambassadeur ?

— Assez originale, grommela Gaëtano en se mordant les lèvres, mais peu vraisemblable...

— Par exemple!

— Et je vous assure que le chevalier maure aimait assez sincèrement la sultane pour mériter un meilleur sort, en place de l'insulte qu'il a reçue... tout à l'heure.

— Tout à l'heure? Ah! mon Dieu!

— Certainement, dans notre conte. Je dis *notre*, parce que nous en avons composé chacun la moitié.

Un fin sourire vint aux lèvres de mademoiselle de Montmorency et mit à nu ses petites dents blanches.

— Est-ce que ce chevalier maure aurait existé? demanda-t-elle.

— Qui sait?...

— Au fait, dit ingénument Fosseuse, il se nomme peut-être Aben-Gaëtano, et est amoureux de la sultane Marguerite.

— Précisément, murmura l'ambassadeur avec un soupir.

— En vérité! Oh! l'étourdie que je fais!

— Il est certain, ajouta Gaëtano que vous m'avez fait bien du mal tout à l'heure, mademoiselle...

— Vous l'aimez donc bien?

— Oh ! fit Gaëtano en portant la main à son cœur.

— Mon Dieu, reprit Fosseuse, je suis bien désolée... et je mérite votre colère...

— Ah ! fi !

— Votre haine ?

— Moi, vous haïr?

— Que voulez-vous ? je me trompais... je croyais...

— Que croyiez-vous, mademoiselle ?

— Presque rien.... je me figurais... Bah ! à quoi bon ces confidences?

— Dites toujours.

— Eh bien ! il me semblait difficile qu'un ambassadeur, un personnage grave comme vous pût éprouver une passion... sérieuse...

— Vous vous trompiez, mademoiselle, murmura Gaëtano avec un geste dramatique.

— Hélas ! je le vois bien, et j'en suis confuse. Que diable ! aussi, comment supposer qu'un ambassadeur qui conte fleurette à une reine ne fait pas de la politique sous le pseudonyme de galanterie ?

— Ah ! dit vivement l'ambassadeur, vous supposiez cela ?

— Mon Dieu ! oui, mais vous le voyez, je me trompais... et c'est bien fâcheux ?

— Pourquoi cela ?

— Fâcheux pour moi, bien entendu... Oh! il est inutile que je m'explique...

— Si je vous en priais...

— Du tout, vous aimez la reine... vous me perdriez...

— Supposez que je ne l'aime pas.

— Que de suppositions! s'écria Fosseuse en riant. Soit, supposons... que faut-il supposer?

— Que je n'aime pas la reine.

— Soit, vous ne l'aimez pas... Alors, je serais allée à vous, et je vous eusse dit : Vous n'aimez pas la reine pour elle, vous l'aimez pour les secrets du roi...

Gaëtano tressaillit et recula :

— Quelle singulière plaisanterie ! murmura-t-il.

— Simple supposition, cher seigneur, supposition pure, croyez-moi. Alors j'ajoutais : Le roi et la reine font assez mauvais ménage et ne possèdent les secrets l'un de l'autre que lorsqu'ils les devi-

nent... et c'est rare. Or la reine n'a pas à se plaindre du roi, qui est fort complaisant pour elle, et elle saurait parfaitement sacrifier son amour à sa dignité de femme et de reine, s'il était question de secrets d'État. Les reines peuvent être femmes quelquefois... en amour... jamais en politique!

— Ah vraiment! ricana Gaëtano stupéfait de l'aplomb railleur de Fosseuse.

— Par exemple, continua-t-elle, j'eusse certainement ajouté : Si les secrets du roi sont quelque part, ils pourraient bien

être... chez... — Bah! exclama Fosseuse, il est inutile de vous dire où. Qu'il vous suffise de savoir que si une femme devait trahir le roi, ce serait peut-être celle-là que le roi aurait ignominieusement trompée.

— Le roi a donc trompé une femme? demanda ingénument l'astucieux Gaëtano.

— Peut-être; une demoiselle de haut rang, portant un noble nom, qui a, par amour, oublié ce rang et ce nom, qui a tout sacrifié, tout foulé aux pieds... et

qui n'a recueilli pour fruit de son abnégation qu'un lâche abandon, qu'un dédain insultant...

— Vraiment ? fit Gaëtano, cette femme existe.

— Oh ! murmura l'espiègle Fosseuse, vous savez que nous en sommes au chapitre des suppositions... voilà tout !

— Il y a trois choses bien fâcheuses, mademoiselle.

— Lesquelles, s'il vous plaît?

— La première, c'est que j'aime la reine.

— Pourquoi ? la reine est belle entre toutes.

— La seconde, c'est que je n'ai point un but politique...

— Il paraît que c'est très amusant, la politique. Voyons la troisième.

— C'est que la femme dont vous parliez tout à l'heure n'existe pas.

— Mon Dieu! ces deux dernières choses pourraient dépendre de la première. Si vous n'aimiez pas la reine, vous auriez certainement un but politique en la courtisant, et la femme dont je vous parlais... existerait peut-être...

— Vraiment? En ce cas, il y aurait une quatrième chose non moins fâcheuse.

— Bon Dieu! Quel homme funèbre vous êtes.

— Ce serait que vous ne soyez point cette femme.

— Ah ! par exemple. — Eh bien ! puisque nous avons supposé jusqu'ici, supposons encore...

— Alors je me permettrai de regretter un cinquième malheur.

— Quel mélancolique personnage vous faites avec vos regrets !

— Je regretterai qu'étant cette femme, vous ne m'aimiez pas un peu, ne fût-ce que pour vous venger.

Fosseuse éclata d'un fou rire :

— Eh bien! s'écria-t-elle, ajoutons celle-ci à la liste de nos suppositions, et renvoyons-en l'analyse à plus tard; voici bien longtemps que nous causons, et on s'imaginerait que nous conspirons. — Où vous reverrai-je?

— Vous *supposerez* ce soir que vous avez la migraine et qu'un tour de parc vous ferait du bien.

— Et vous?

— Moi je *supposerai* que je vais l'avoir. Adieu.

Et Fosseuse s'esquiva.

Gaëtano demeura seul dans le boudoir et dit après dix minutes de rêverie :

— J'étais un fou, la reine se moquait de moi ; et je ne voyais pas que mon allié le plus naturel devait être une maîtresse délaissée et jalouse.

Et Gaëtano s'en alla à son tour.

Une heure après, deux femmes étaient assises au chevet de Bavolet qui secouait,

après un long évanouissement, un reste de délire.

C'étaient madame Marguerite et Nancy, l'espiègle camérière que nous avions un peu oubliée.

Le délire de Bavolet était furieux et empli de visions :

— Il faut que je le tue... murmurait-il, il le faut... il a mon secret... il sait que je l'aime... et il le lui dira... Oh! si elle le savait... si elle le soupçonnait... il faudrait que je meure... la vie ne me serait plus possible... et je veux vivre, pour-

tant... je veux vivre pour la voir... la voir tous les jours, à toute heure... pleurer de joie quand elle me regarde... écouter le son de sa voix comme une divine harmonie... frissonner quand son haleine effleure mes cheveux... N'est-ce point assez tout cela? n'est-ce point le bonheur sur terre?... le bonheur aussi ample, aussi immense que le puisse souhaiter la plus ardente tête; le cœur le plus enthousiaste?...

Bavolet s'interrompit et parut rêver.. Nancy et la reine se regardaient : la reine était émue; Nancy souriait.

— Comme il vous aime, murmura Nancy.

— Tais-toi! tais-toi! c'est un petit fou, un écervelé...

— Son amour doit être un ravissant poème... hasarda la camérière.

— Mais taisez-vous donc, petite! exclama la reine avec impatience.

— Un poème que Pepa voudrait bien lire, assurément.

— Pepa? dit la reine fronçant le sourcil, que signifie ici le nom de Pepa ?

— Pepa l'aime, fit Nancy avec son mutin sourire; ces Espagnols ne doutent de rien.

— Pepa est bien hardie, murmura la reine avec dédain, bien hardie, en vérité! d'aimer mon page.

— Pourquoi les Scribes ne feraient-ils point l'aumône à ceux que les Pharisiens repoussent, répondit Nancy qui avait lu la Bible.

Marguerite tressaillit :

— Les Pharisiens ont le cœur dur, dit-elle, mais ce cœur n'est point de roche, cependant...

— Chut! fit la camérière, écoutez...

Bavolet, un moment assoupi, venait de reprendre son monologue, et cette fois d'une voix mélancolique et pleine de suaves admirations :

— Qu'elle était belle, murmura-t-il,

qu'elle était belle hier avec ses noirs cheveux roulés en torsades et rejetés en arrière... Comme elle promenait un fier regard sur la foule qui frissonnait d'enthousiasme... Comme ils la regardaient, comme ils l'admiraient tous... Le roi lui-même a dit qu'elle était belle... Si ma vie n'eût été trop chétive, si le salut de mon âme n'eût été un trop mince sacrifice, j'aurais en ce moment vendu au démon ma vie et mon âme, pour avoir le droit d'appuyer mes lèvres sur le bas de sa robe...

Bavolet s'arrêta et joignit les deux

mains comme un ange qui se prosterne devant la Vierge ; on eût dit qu'il sentait que la reine était près de lui.

— Mon Dieu ! murmura Marguerite, cet enfant me rendrait folle... Nancy ma mignonne, rappelle-moi donc que je vais avoir trente ans !

— Elle était belle aussi, reprit Bavolet... bien belle, un soir d'été qu'elle s'appuya sur mon bras et m'emmena dans la forêt pour cueillir des cerises rouges... L'herbe du sentier était verte,

les buissons en fleurs, la brise chantait dans les arbres... Elle me fit asseoir près d'elle... Elle joua avec mes cheveux... et moi je la contemplais, et j'eusse échangé ma part de paradis éternel pour une heure de plus de ce repos qu'elle me faisait prendre auprès d'elle...

Bavolet s'interrompit encore, — mais cette fois il fit un brusque mouvement, poussa un cri et ouvrit les yeux.

Le délire était passé.

Marguerite n'eut que le temps de se dérober derrière un rideau, laissant Nancy au chevet.

CHAPITRE DOUZIÈME

XII

Les suppositions de Fosseuse et la médecine de Nancy (suite)

Bavolet jeta autour un regard étonné, puis aperçut Nancy.

— Tiens, dit-il, te voilà, petite; que fais-tu ici?

— J'attends que vous vous éveilliez, monsieur Bavolet.

— Et pourquoi faire, attends-tu mon réveil?

— Pour vous faire prendre cette potion.

— Je suis donc malade?

Nancy fit un signe de tête affirmatif.

— Il est vrai, reprit Bavolet, que j'ai fait de vilains rêves; je crois que j'ai rêvé qu'on m'assommait... et puis Fosseuse... puis encore... la reine...

Bavolet poussa un cri :

— Je me souviens, dit-il, ce n'est point un rêve...

Et alors il devint affreusement pâle, un tremblement convulsif agita ses lèvres, et il regarda Nancy avec épouvante :

— N'ai-je point parlé en dormant? demanda-t-il d'une voix mal assurée.

— Certainement...

Bavolet frissonna :

— Et... qu'ai-je dit?...

— Vous avez parlé d'*Elle*.

Un râle étouffé s'échappa de la poitrine de Bavolet, qui regarda Nancy avec épouvante.

— Vous avez parlé d'*Elle*, reprit Nancy, mais vous ne l'avez point nommée.

— Ah! fit le page qui respira.

— Et tout ce que j'ai compris, c'est

qu'elle est fort belle et a les cheveux noirs, poursuivit la camérière qui avait pitié de son trouble.

— Vraiment, fit Bavolet dont le regard perdit son étrange expression de frayeur, vraiment, je ne l'ai point nommée ?

— Malheureusement... murmura l'hypocrite Nancy, j'aurais bien voulu savoir...

— Ah ! ah ! ricana le page d'une voix fébrile, mais tu ne sauras pas !

— Mon petit Bavolet, continua Nancy de sa voix câline, pourquoi ne me prendriez-vous pas pour votre confidente? je suis bien discrète.

Bavolet avait retrouvé son sangfroid et sa raillerie.

— Discrète comme une camérière, dit-il, peuh! autant vaudrait dire un page.

— Vous êtes un impertinent, monsieur Bavolet; mais peu m'importe! que vous me fassiez ou non vos confidences,

je les devine, soyez-en sûr, fit Nancy d'un petit ton boudeur.

La terreur reprit Bavolet :

— Tu les devines... dis-tu... tu les devines ?

— Pourquoi pas? elle est belle et elle a les cheveux noirs... Or, à Coarasse, il y a peu de femmes belles et entièrement brunes... voyons, comptons-les...

— Chut! dit Bavolet frémissant, on pourrait nous entendre...

— Du tout nous sommes seuls. D'abord, nous avons la reine... Serait-ce la reine ?

Bavolet frissonna.

— Non, dit-il énergiquement, non, ce n'est pas elle.

— Nous avons ensuite Pepa... Serait-ce Pepa ?

— Pas davantage, répondit Bavolet rassuré. Du reste, petite, tu perds ta peine, tu ne le sauras point.

— Monsieur Bavolet, soyez gentil...

— Je veux être un page exceptionnel, un page discret.

— Je vous en prie...

— Tarare !

— Vous m'embrasserez sur les deux joues...

— Non, j'ai la fièvre.

— Eh bien ! tenez, vous voyez cette

potion, le médecin vous l'ordonne parce qu'il est un bélître et se figure qu'on guérit le mal d'amour comme les maux d'estomac ; il est donc parfaitement inutile que vous la preniez, et je vous assure qu'elle est fort mauvaise... Pouah !

— Je ne prendrai pas.

— Malheureusement, le médecin l'a ordonnée...

— Je me moque du médecin.

— Et la reine aussi...

— La reine, dit Bavolet, qui perdit son assurance ; la reine le veut ?

— Sans doute, car elle ignore votre vrai mal, mais moi je sais bien que cet affreux médicament ne guérit point l'amour... Eh bien ! quoique ce soit horriblement mauvais, amer, douceâtre, huileux...

Bavolet fit un geste de dégoût.

— Eh bien ! si vous voulez me faire vos confidences... me dire son nom... je boirai pour vous la médecine, et la reine

sera satisfaite en trouvant le verre vide...

— Je ne veux pas! dit Bavolet, j'aime encore mieux la potion...

Il étendit la main vers le hanap et le prit; — mais en ce moment, la reine parut et fit un signe :

— C'est inutile, dit-elle; c'est un mauvais remède pour ton mal...

Bavolet redevint pâle, tremblant, et étouffa un cri d'effroi; puis il attacha

sur la reine un œil hagard, fiévreux, et la reine craignit le retour du délire.

D'un geste, elle congédia Nancy et s'assit au chevet du page. Nancy s'en alla en faisant la moue, puis la porte fermée, elle revint sur la pointe du pied et se dit :

— Je veux tout savoir, moi aussi; c'est le système de Pepa. Les serrures n'ont point été inventées pour fermer les portes, mais pour fournir le moyen d'écouter...

Et elle colla son oreille à celle de la chambre de Bavolet.

La reine prit dans ses mains la main moite du page :

— Voyons, mon enfant, dit-elle, je suis un peu ta mère, tu me témoigneras sans doute plus de confiance qu'à Nancy : dis-moi... qui tu aimes...

La reine tremblait en parlant ainsi, tout autant que Bavolet, qui se rejeta épouvanté au fond de son alcôve, lors-

que Marguerite lui eût adressé une question pareille.

— N'as-tu pas en moi... quelque confiance... en moi qui t'aime ?...

La reine tressaillit à ce mot et se hâta d'ajouter : comme une mère.

Bavolet frissonnait de tous ses membres et regardait la reine avec terreur :

— Eh bien !... dit-il enfin... Eh bien !...

Il hésita, la reine trembla à son tour

et se sentit agitée d'un trouble inconnu, elle regretta peut-être sa tenace curiosité.

— Eh bien ! reprit Bavolet, la femme... que j'aime... c'est...

La reine sentit ses genoux fléchir ; si elle l'eût osé, elle aurait peut-être mis sa main sur la bouche de Bavolet en lui disant « tais toi ! »

Mais Bavolet fit un effort suprême et ajouta d'une voix étouffée :

— La femme que j'aime... éperdument... à en mourir...

— Mon Dieu! s'écria Marguerite, tu me fais peur!

Et Marguerite, en parlant ainsi, tremblait comme ces chétives feuilles d'automne que le vent fait tourner sur son aile.

— Cette femme, acheva Bavolet qui retrouva un calme héroïque en cet instant suprême, c'est la *senorita*, cette dame espagnole qui...

Bavolet n'acheva point, car la reine devint horriblement pâle et se laissa retomber dans le fauteuil d'où elle s'était levée naguère.

— Bon ! murmura Nancy qui n'avait pas perdu un mot de la scène et qui avait tout vu par le trou de la serrure, ce drôle de Bavolet nous doit un assez beau cierge à Fosseuse et à moi... Nous avons mené la chose grand train... La reine l'aime !

CHAPITRE TREIZIÈME

XIII

Les suppositions de Fosseuse et la médecine de Nancy (suite).

Revenons au roi, que nous avons à peine entrevu, et que nous avons laissé lutiné tour à tour par Fosseuse et par la senorita.

Le roi, nous l'avons dit déjà, comme

tous les chasseurs, avait le sommeil dur. Le bal fini, il rentra chez lui, se fit déshabiller et dormit d'une seule traite jusqu'au jour.

Un rayon de soleil l'éveilla. Il sauta lestement à bas de son lit et courut à la fenêtre. Le temps était superbe et le ciel n'avait pas de nuage.

— Oh! oh! pensa-t-il, il fera beau ce matin tirer des perdrix rouges sur les coteaux et des coqs de bruyère dans les genets.

Et il sonna pour se faire vêtir.

La première pensée du roi avait été pour sa passion favorite; la seconde fut pour ses nouvelles amours.

— Qui sait, se dit-il, si la senorita a bien dormi? J'ai bonne envie de l'aller savoir moi-même.

Quand le roi avait une fantaisie, il ne connaissait pas d'obstacle qui s'y pût opposer; il ordonna donc quelques modifications galantes dans sa toilette de chas-

seur, et, lestement équipé, il se dirigea vers l'étage supérieur où logeait la belle Andalouse.

Les femmes de la senorita reçurent le roi dans l'antichambre.

— La marquise est encore au lit, dirent-elles, mais elle est éveillée et a demandé si Votre Majesté chasserait aujourd'hui.

— Oh! oh! pensa Henri de Navarre, voici qui tombe a merveille. On fait de

beaux contes sous la futaie, et la brise du couvert emporte les propos d'amour et ne les redit point.

Puis il ajouta tout haut :

— Je chasse tous les jours, moi qui n'ai rien à faire. Si la senorita me veut accompagner...

Les femmes de l'Andalouse transmirent la réponse du roi ; — la belle marquise se fit habiller sur-le-champ.

— Je tâcherai, se dit le roi, de laisser

en arrière l'ambassadeur et mon écervelé de page, à qui ses fonctions interdisent la discrétion. Madame Marguerite serait capable de me redemander Turenne...

Dans l'escalier le roi rencontra Nancy.

— Bonjour, mignonne; comment la reine a-t-elle dormi?

— Très bien, sire.

— La reine chasse-t-elle aujourd'hui?

— Non, elle peint.

— A merveille, grommela le roi.

— Je crains bien, reprit Nancy, que Votre Majesté chasse seule ce matin ?

— Et pourquoi cela, mignonne ?

— Parce que Bavolet peint avec la reine.

— Peuh ! dit le roi enchanté.

— Et que le seigneur Gaëtano est très occupé, contina Nancy.

— Ah ! et qu'a-t-il à faire ?

— Il compose un conte.

— Tout seul ?

— Nenni. Avec mademoiselle de Montmorency.

Le roi devint soucieux.

— Fosseuse, dit-il, se pourrait bien passer d'un aide, il me semble, et elle possède assez d'esprit pour composer des contes toute seule.

— Hum ! pensa Nancy, il y a encore du feu sous la cendre, l'amour du roi pour Fosseuse n'est pas tout à fait éteint.

— Par conséquent, reprit-elle tout haut, si le seigneur Gaëtano et mademoiselle de Montmorency font des contes, si Bavolet peint avec la reine, Votre Majesté en sera réduite à chasser avec M. de Mornay, qui est d'humeur fort sombre...

— M. de Mornay est parti pour Nérac, dit le roi ; ou bien avec M. de Goguelas qui est un mauvais veneur, et MM. de Mailly qui sont de mauvais cavaliers ; —

mais qu'est-ce que cela me fait? murmura Henri de Navarre, puisque la senorita est de la partie.

Puis il devint rêveur tout à coup en songeant à Fosseuse :

— Quelle singulière idée, dit-il, cette petite Fosseuse a eue de composer des contes avec l'ambassadeur?

— Dame! fit Nancy, il a beaucoup d'esprit, l'ambassadeur.

— Peuh! jactance italienne.

— Il est beau cavalier.

— Heu! heu!

— Et, après Votre Majesté et M. de Turenne...

— Flatteuse!

— Or, mademoiselle de Montmorency aime fort les gens d'esprit quand ils ont bonne tournure...

— Ah! vraiment?

— C'est pour cela qu'elle adorait Votre Majesté.

— Elle m'adorait !... tu crois ?

— On le dit, et elle eût aimé peut-être M. de Turenne, mais M. de Turenne est parti... Alors elle se rejette sur le seigneur Gaëtano.

— Mais... moi... dit le roi, puisque tu dis qu'elle m'adorait...

— Jadis, cher sire ; tout passe, en ce monde.

— Aurais-je moins d'esprit que jadis ?

— Tout autant.

— Vieillirais-je?

— Vous rajeunissez.

— Alors je n'y comprends plus rien.

— Demandez-en l'explication à cette belle senorita espagnole, de chez qui vous revenez à huit heures du matin...

Le roi se prit à rire.

— Il paraît, dit-il, que mam'selle Fosseuse est jalouse?...

— Moins que Votre Majesté, toutefois.

— Bah! serais-je jaloux?

— Comme un tigre, sire. En voulez-vous une preuve?

— Je l'attends avec impatience.

— Eh bien ! vous n'aimez plus Fosseuse, puisque vous aimez la senorita. Cependant, quand vous avez appris que le seigneur Gaëtano... Vous comprenez, sire? Votre front est devenu soucieux et vos yeux ont brillé de colère, comme ceux d'Othello, ce personnage d'une tragédie qu'on donne à Londres devant la reine Elisabeth, en ce moment, et qui est l'œuvre d'un poète nommé Williams Shakespeare, dont madame Marguerite prise fort le talent. Madame Marguerite, vous le savez, parle et écrit fort bien la langue anglaise.

— En vérité! je suis jaloux?

— Comme un tigre, sire ; et cependant, vous n'aimez plus Fosseuse...

— Peut-être...

— Puisque vous aimez la senorita?

— Qu'est-ce que cela fait? On peut aimer deux femmes...

— Et même trois, n'est-ce pas? Cette nuit, vous m'avez dit aussi que... vous m'aimiez...

— Tu crois?

Nancy fit la moue.

— Comme j'ai bien fait, murmura-t-elle, de ne vous pas commencer quelque historiette... Je serais, à cette heure, une pauvre femme délaissée!

Le roi prit Nancy par la taille et lui appliqua un baiser.

— Faudra-t-il le porter à Fosseuse? demanda-t-elle.

— Garde-le pour toi, petite...

— Bien obligée, murmura la camérière, je le rendrai à la senorita.

— Tu as de bien beaux yeux, ma petite.

— Je le sais, vous me l'avez dit.

— Ne pourrais-je te le redire encore ?

— Ma foi ! sire, si cela vous peut plaire...

— Ce soir, par exemple, après souper...

— C'est bien tard; le sommeil me prend dès huit heures... et quand le sommeil vient, les yeux se ferment... Cependant...

— Bon! dit le roi, c'est entendu. Adieu, petite.

— Adieu! sire; n'oubliez pas que la senorita aime à s'occuper de politique.

Le roi haussa les épaules, descendit le grand escalier et gagna la cour en se disant :

— **Bavolet peint, Gaëtano conte, j'enverrai les Mailly relever un défaut, et M. de Goguelas prendre la tête des chiens.**

Dix minutes après, le roi chevauchait à côté de la senorita, escorté par ses trois gentilhommes et une vingtaine de piqueurs et de valets de chiens; — le roi ne soupçonnait nullement les événements de la nuit et de la matinée, le duel

de Bavolet, son évanouissement et ce qui se passait alors chez Fosseuse, demeurée seule avec l'ambassadeur.

L'escorte royale gagna la plaine et découpla dans un petit bois de châtaigniers que longeait un torrent; le roi donna ses ordres, et, grâce à une manœuvre habile, se fut bientôt isolé, lui et la senorita, du reste de la chasse.

La matinée était superbe, un peu fraîche, les arbres secouaient au vent leur vert panache, les chevaux foulaient, sous le couvert, un épais gazon qui assourdis-

sait le bruit de leurs pas, assez pour ne point effaroucher les fauvettes gazouillant dans les broussailles voisines; la voix des chiens, déjà bien éloignée, n'arrivait plus qu'indécise et affaiblie, et c'était l'heure, ou jamais, de parler doucement d'amour, en chevauchant l'un près de l'autre, se donnant un baiser pardessus la selle, se tenant toujours par la main.

Pourtant la senorita était pensive, émue en apparence, elle abandonnait la bride qui flottait sur la crinière tressée de l'étalon, elle penchait un peu en avant sa

taille d'Andalouse, et paraissait oublier complétement le roi.

Le roi l'épiait du coin de l'œil et ralentissait toujours le pas de sa monture, désireux de perdre tout à fait la chasse.

Les deux chevaux se touchaient; parfois une boucle de la chevelure de l'Andalouse effleurait la joue du roi de Navarre, parfois le roi de Navarre, se baissant pour raccourcir son étrier, appuyait, comme par hasard, sa tête sur l'épaule de la belle marquise.

Enfin, rompant le silence :

— A quoi songez-vous donc, senora? demanda-t-il.

Elle leva sur lui un regard humide et voilé d'une larme furtive :

— Au passé, dit-elle avec émotion.

— Ce passé serait-il bien sombre?

— Y a-t-il rien de riant dans la vie?

Un fin sourire vint aux lèvres de Henri de Navarre.

— Quand on a vingt ans comme vous, qu'on est belle, adorée... quelle vague tristesse pourrait envahir l'âme?

— Les cendres d'un amour mal éteint murmura-t-elle en tremblant.

— Hum! se dit le roi, je vais avoir à lutter avec un mort ou un fugitif. — Terrible lutte.

— Vous avez donc aimé ? demanda-t-il tout haut avec une pointe d'ironie.

— Hélas ! sire, et j'aime encore...

— Diable ! grommela le roi, c'est peu encourageant. — Et me direz-vous quel homme assez fortuné?...

— Silence ! dit la senorita ; silence, sire, par pitié !...

Le roi se tut, il savait par expérience que les femmes désirent fort parler quand on ne les questionne pas.

— Il y a bien longtemps, reprit la senorita après quelques secondes de rêverie, il y a bien longtemps déjà...

— Et vous avez vingt ans? demanda le malicieux Béarnais.

— Vingt-trois, sire... il y a bien longtemps que je l'aime...

— Ne serait-il point l'heure de l'oublier?

— L'oublier! oh! sire... Oui, il y a

longtemps, je le vis un soir, dans un bal... au milieu d'une fête splendide... une fête de rois s'il en fut...

— Diable! murmura le roi, je parie qu'elle va se moquer de celle que nous a donnée madame Marguerite.

— Un flot de courtisans au galant costume, de femmes étincelantes de parures, de pages aux propos moqueurs nous environnaient : — l'orchestre avait de suaves harmonies, les parfums embaumaient les salles... moi, je ne voyais que lui!

— Et lui ? fit le Béarnais avec ironie, ne voyait que vous sans doute ?

— Il ne m'aperçut point, sire ; il était heureux, il était prince...

— Ce prince était bien impertinent !

— Il se mariait, il épousait une princesse belle entre toutes... adorée... une femme devant laquelle tous les fronts s'inclinaient avec admiration et respect.

— Était-elle aussi belle que vous ?

— Pas de compliments, sire, je suis trop émue pour les écouter... Non, il ne me vit pas, il ne prit garde à moi... car j'étais une enfant, une enfant de quatorze ans à peine, à laquelle nul ne prenait garde...

— Je n'en crois pas un mot, senora.

— Pourtant il m'invita à danser... Oh! tenez, ce souvenir, à dix ans de distance, m'étreint le cœur et la tête et me rend folle... — Pendant dix minutes, je tournoyai emportée dans ses bras, hale-

tante, éperdue, la tête renversée sur son épaule, ne voyant plus, n'entendant plus que lui, et il me sembla que la terre fuyait sous nos pieds, et que devant nous s'ouvrait un monde inconnu; — et puis l'orchestre éteignit sa dernière note, la valse s'arrêta, le monde réel me reprit et il me reconduisit à ma mère qui le remercia d'un sourire.

Pendant le reste de la nuit, je l'attendis le cœur frémissant; à chaque quadrille, j'espérai qu'il viendrait me reprendre... il ne vint pas!

— Et puis?... demanda le roi.

— Je ne le revis jamais et je le vois toujours.

— Ces amours-là, pensa le Béarnais, sont indéracinables, sachons un peu son nom. Il n'y a qu'à ne le point demander.

— Et savez-vous sire, quel était cet homme, ce prince, aux fêtes nuptiales duquel ma mère m'avait conduit?

Le Béarnais ne souffla mot.

— Sire... oh! tenez, pardonnez-moi cet instant de folie; sire... ayez pitié de moi....

Le Béarnais se taisait toujours.

— Sire... c'était... c'était vous?

Et en parlant ainsi, la senorita eut un assez beau mouvement dramatique.

Mais le roi bondit soudain sur sa selle, et son étonnement fut si violent qu'il scia la bouche de son cheval qui se cabra à demi.

— Moi ! dit-il, moi ? c'était moi.

A son tour l'Espagnole se tut et inclina son front sur sa poitrine hatelante.

Le roi attacha sur elle son regard clair et pénétrant.

— Ma parole d'honneur! pensa-t-il, je ne me souviens pas de cela.

Et il la contempla encore scrupuleusement.

— Foi de roi ! reprit-il en aparté, je

n'ai nulle souvenance d'avoir dansé avec une petite fille. Cette femme se moque de moi.

Et tandis que le roi rêvait et que la senorita songeait, les chevaux continuaient leur chemin et se rapprochaient de la chasse.

On entendait les aboiements de la meute résonner derrière un coteau voisin.

Tout à coup le roi fronça le sourcil.

— Cette femme se moque de moi se dit-il; et elle joue admirablement son rôle. Pourquoi?

Cette question que s'adressa le roi motiva une nouvelle rêverie, et les chevaux continuèrent d'avancer.

Le Béarnais se pencha vers la senorita; la senorita pleurait.

Il la prit dans ses bras, l'appuya silencieusement sur son cœur et lui murmura à l'oreille :

— Moi aussi, je vous aime...

Elle poussa un soupir, ce soupir était si déchirant et imitait si bien la passion que le roi, illuminé soudain, fit la réflexion suivante :

— Je crois que Nancy avait raison, cette petite marquise andalouse s'occupe de politique. A nous deux, donc senora ! Je ne suis pas impunément le gendre de Madame Catherine, et de plus fins que vous se sont laissé prendre à ma bonhomie. Ventre-saint-gris! si l'on en veut à ma

couronne de Navarre, il la faudra gagner!

Puis, cet aparté fini, le roi pressa de nouveau l'Espagnole sur son cœur et lui dit :

— Venez; tournons bride, car voici la chasse... et j'ai tant de choses à vous dire que mon cœur éclate... je deviens fou!

CHAPITRE QUATORZIÈME

XIV

— Tournons bride, avait dit le roi en voyant débucher la bête de chasse que la meute *buvait* de très près.

La senorita ne demandait pas mieux et ne se fit point prier; si bien que dix mi-

nutes plus tard il y avait une lieue de distance entre la chasse et les deux amants qui avaient pris une direction toute opposée et étaient rentrés sous cette bienheureuse futaie, où, au dire du Béarnais, on contait si bien fleurette au milieu du jour, alors que la fraîcheur, bannie du reste de la terre, se réfugie sur l'aile des brises, loin du soleil et de l'air embrasé, sous les verts panaches des forêts.

Et, en effet, tandis qu'ils avaient ainsi discouru, chevauchant au petit pas et permettant à leurs montures de tondre le

gazon du chemin et de brouter les jeunes pousses des taillis, l'heure de midi était venue et avec elle cette atmosphère étouffante qui se concentre dans les vallées voisines des hautes montagnes, comme dans un entonnoir.

Alors, après un temps de galop sous le couvert, le roi chercha une belle touffe de hêtres bien ombreuse, bien fraîche, d'où de nombreux courants d'air exilaient les mouches, ces tyrans ailés de la campagne ; une touffe de hêtres sous laquelle le gazon était d'un vert sombre très beau et d'une moelleuse épaisseur ;

puis il dit à la senorita, dont le front pensif et enflammé était toujours incliné :

— Si nous nous reposions quelque peu, ma mie?

Et pour ne pas être refusé, le roi sauta lestement à terre, délia la gourmette de son cheval et le mit en liberté ; ensuite il s'approcha de la senorita, la prit galamment par la taille et l'enleva de sa selle comme s'il se fût agi d'une plume.

La senorita s'assit toute rêveuse à côté du roi, redevenu pensif, et un silence assez long s'ensuivit, pendant lequel les deux amants causèrent avec eux-mêmes.

— J'ai été imprudente, pensait la senorita, mais mon audace a parfaitement réussi; il m'a crue sur parole... et il s'est souvenu. Pauvre roi! va. — Gaëtano sera content ce soir.

— Vrai Dieu! murmurait à son tour le roi, cette petite mouche se prend à mon miel; elle donne dans le panneau

à plein collier ; et, à cette heure, je lui parais plus naïf que jamais. Continuons... c'est une partie d'échecs où j'ai l'air d'être mon propre fou. Patience! elle sera échec et mat !

Après ce court monologue, le Béarnais arrondit amoureusement son bras autour de la taille svelte de l'Andalouse :

— Quittez ce front nuageux, ma mie, lui dit-il ; le bonheur a-t-il donc la mine assombrie et morose, et le sourire n'est-il point la fleur toujours fraîche qu'il caresse avec ses lèvres ?

La journée fut charmante ; elle coula bien vite entre ces deux amants qui ne s'aimaient pas et qui eurent l'un pour l'autre de suaves transports ; si les brises qui secouaient dans le feuillage leurs ailes lassées, s'y reposaient un instant et repartaient ensuite pour la cime des monts, eussent été indiscrètes en passant au-dessus des tours de Coarasse, madame Marguerite en eût appris de belles ; mais les brises étaient de bonne compagnie, elles se contentaient de murmurer, et un simple murmure est chose si vague que les plus fins s'y trompent.

Le soir vint : — un beau soir de prin-

temps, tiède, parfumé, mélancolique, avec un panorama splendide de coteaux ombrés déjà, de nuages pourpre et opale, mobile trait d'union entre la terre et le ciel, à l'horizon, de cimes neigeuses étincelantes comme des gerbes d'or aux reflets du soleil couchant.

Et alors ils quittèrent la touffe de hêtres et de grenadiers sauvages qui les avait abrités des rayons embrasés du midi; ils regagnèrent les champs, que léchait déjà cette brume grise et flottante, paresseuse estafette de la nuit pro-

chaine, et tournant les yeux vers Coarasse, dont les tourelles et les vitraux gothiques flamboyaient comme braise suivant l'expression de Victor Hugo, ce chantre splendide de la mer et du soleil, et le roi dit à la senorita toujours rêveuse :

— Rentrons maintenant; car je puis dire : ma journée n'est point perdue aujourd'hui.

— Vous avez fait un heureux? demanda l'Andalouse avec un sourire moqueur.

— J'en ai fait deux, madame.

— Vraiment ! comment donc ?

— C'est bien simple ; le premier c'est moi, votre plus fidèle serviteur ; — le second c'est M. de Goguelas qui aura eu aujourd'hui les honneurs de la curée et de l'hallali. Il en sera vain et bouffi pendant un mois. Titus était plus modeste, car il se contentait d'un seul.

On le voit, le roi s'était prodigieusement vanté quand il avait prétendu ne savoir ni latin ni grec, le roi avait lu Tacite.

— Eh bien! murmura la senorita avec un sourire charmant, vous vous trompez, sire; vous avez fait trois heureux.

Il porta à ses lèvres la petite main de l'Andalouse, tandis qu'il lui présentait son genou en guise d'étrier :

— Vous êtes adorable, lui dit-il, et si vous étiez quelque peu bergère, je me trouverais satisfait d'être roi.

— Bah! les rois ne les épousent plus. Il vaut mieux que je sois marquise.

— Vous serez duchesse, ma toute belle. Le royaume de Navarre est petit, mais nous trouverons bien le moyen de vous y tailler un duché.

— Fi! dit l'Andalouse, je ne fais point de l'amour une sébille, je ne mendie point, sire.

— Mais quand, à deux genoux, on vous demande la grâce d'accepter une aumône?

— Je fais la charité à celui qui me l'offre, j'accepte.

Devisant ainsi, ils arrivèrent au château ; la nuit les avait surpris en route, et quand ils franchirent le pont-levis, on sonna sur-le-champ pour avertir les hôtes de Coarasse que le souper du roi était servi.

Le roi avait trouvé le moyen d'expliquer à la reine de la façon du monde la plus naturelle comment il avait perdu la chasse avec la senorita ; — mais il n'en eut nul besoin, la reine ne parut point au souper ; elle était souffrante, lui dit-on.

— Vous serez duchesse, ma toute belle. Le royaume de Navarre est petit, mais nous trouverons bien le moyen de vous y tailler un duché.

— Fi! dit l'Andalouse, je ne fais point de l'amour une sébille, je ne mendie point, sire.

— Mais quand, à deux genoux, on vous demande la grâce d'accepter une aumône?

— Je fais la charité à celui qui me l'offre, j'accepte.

Devisant ainsi, ils arrivèrent au château ; la nuit les avait surpris en route, et quand ils franchirent le pont-levis, on sonna sur-le-champ pour avertir les hôtes de Coarasse que le souper du roi était servi.

Le roi avait trouvé le moyen d'expliquer à la reine de la façon du monde la plus naturelle comment il avait perdu la chasse avec la senorita ; — mais il n'en eut nul besoin, la reine ne parut point au souper ; elle était souffrante, lui dit-on.

Bavolet que nous avons laissé, le matin, en proie au délire et dans un dangereux état de surexcitation, était complètement ressuscité le soir, et il vint prendre sa place accoutumée de page et d'enfant gâté au bas bout de la table, en compagnie du seigneur Gaëtano, avec lequel il paraissait être au mieux.

Le roi fut frappé de cette intimité :

— Oh! oh! se dit-il, mon page et l'ambassadeur ont l'air d'être bons amis, se seraient-ils battus ce matin ?

Cette réflexion judicieuse, si elle eût été faite à haute voix, eût certainement fait frémir le seigneur Gaëtano, qui avait moins confiance en la bonhomie du roi que la crédule senorita.

Maintenant comment Bavolet et Gaëtano paraissent-ils si intimes et quel remède aussi prompt avait guéri le page? C'est ce que nous allons vous dire.

CHAPITRE QUINZIÈME

XV

Où l'on voit pleurer Nancy, qui riait toujours, et sourire Fosseuse, qui depuis longtemps pleurait.

Nous avons laissé, pour suivre le roi, madame Marguerite au chevet de Bavolet qui, haletant et l'œil hagard, comprimait les battements de son cœur et avouait, avec un sourire crispé, qu'il aimait la se-

norita ; nous avons laissé aussi à la porte mam'selle Nancy, d'où elle ne perdait, grâce au trou de la serrure, ni un mot, ni un geste de madame Marguerite et de son page.

La reine était petite fille de François Ier ; elle appartenait, par sa mère, à cette belle race de marchands souverains, d'artistes magnifiques qui s'appelaient les Médicis ; il y avait en elle la noblesse des Capétiens et la nature passionnée de ses ancêtres maternels. Artiste, elle comprenait toute la poésie idéale de l'amour de Bavolet ; reine,

elle était touchée du respect sans bornes, du mystère impénétrable dont il environnait cet amour, qu'il essayait d'ensevelir au plus profond de son cœur et qui débordait malgré lui et à son insu de ses lèvres, de ses yeux et de son âme, comme la sève déborde, au printemps, d'un jeune arbre qui n'a point eu le temps de se nouer encore. De plus, la reine était femme, et elle avait trente ans ; — trente ans, l'âge où, pour une femme, commence à bruire un vague murmure qui lui dit qu'il faut se hâter de jouir de cette jeunesse qui déjà essaie son aile pour prendre bientôt son

vole ; — trente ans ! cette heure où frissonne la première brise un peu fraîche qui annonce un prochain automne, où les fruits mûrissants s'inclinent sur leur branche avec mélancolie comme s'ils pressentaient déjà le fatal passage de la serpe et des corbeilles ; elle avait trente ans, elle était toujours belle ; le serait-elle longtemps encore ? elle avait aimé et souffert, — mais souffrir en aimant, c'est le bonheur...

Et le bonheur dure si peu ! — Elle voulait souffrir encore !

Et puis la fatalité s'en mêlait. La fatalité est d'ordinaire le pivot de l'amour comme l'obstacle en est le fruit défendu. On n'aime point ce qui se peut avoir tout naturellement ; — l'amour dépourvu de drame est un clair de lune...

Depuis deux jours tout paraissait conspirer pour lui faire aimer cet enfant à qui elle avait servi de mère, cet enfant aux lèvres roses qui avait le courage et la volonté d'un homme, car il prenait la plaie de son cœur à deux mains et l'étreignait, afin qu'elle saignât en dedans et n'apparut point aux yeux...

Le caquet de Nancy, la mélancolique éloquence de Fosseuse, le duel de Gaëtano et sa présomption italienne, tout, jusqu'à la jalousie de Pepa, cette soubrette catalane qui osait lever les yeux jus'qu'à Bavolet, après tout un gentilhomme, tout avait conspiré pour le pauvre page, tout avait battu en brêche les résolutions de sagesse prises par la pauvre reine au début de notre récit.

Plus la distance est grande de l'homme qui aime à la femme qui est aimée, plus cette femme se croit grandie en élevant celui qui l'aime jusqu'à elle. L'amour de

Marguerite pour Bavolet, et cet amour venait enfin de naître, était presque une protection, une faveur que sa royale main laissait tomber sur un pauvre sujet, une aumône de reine à un page qui mendie... Bavolet avait été sublime d'héroïsme, — mais il avait fait bien du mal à Marguerite, car elle se laissa retomber sur son siége et devint pâle comme le page, plus blanche et plus froide que ces statues de marbres qui ornaient son oratoire.

La reine demeura une minute tremblante et presque froudroyée, ne sachant

ce qu'elle devait le plus redouter de la torture qu'elle éprouvait ou des symptômes effrayants que prenait son amour en se développant soudain avec une telle violence.

Puis, tout à coup elle se leva, attacha sur le page, dont l'œil brillait de fièvre, son œil où la fièvre s'allumait.

— Tu mens, lui dit-elle ; tu ne l'aimes pas !

Bavolet frisonna :

— Pourquoi mentirais-je ? dit-il.

— Je te le répète tu mens !

Et la voix de la reine, en prononçant ces mots, avait une intonation étrange.

Le page sentit son courage défaillir sous ce regard ardent qui lui retournait l'âme, qu'on nous passe l'expression vulgaire ; — mais il eut au moins le courage du silence.

— Tu mens, continua la reine avec véhémence, ce n'est pas elle !

Et la reine, parlant ainsi, s'était penchée sur Bavolet, effleurant son visage des boucles en désordre de sa chevelure ; l'œil humide, le sein ému, belle à tenter un cénobite, belle comme le jour fatal où le bourreau lui montra la tête livide de ce la Môle qu'elle avait tant aimé !

Alors il se fit une grande clarté dans l'esprit du page, il comprit tout... la reine l'aimait !

Quelle étrange émotion cloua sa gorge, quelle joie immense et pleine de

délire monta de son cœur à sa tête pendant dix secondes? nul jamais ne le dira; — pendant dix secondes il faillit pousser un de ces cris où l'âme se fond en une sauvage et délirante harmonie, ses bras se tendirent spontanément pour étreindre cette femme sublime, cette reine des femmes qui lui avouait son amour par cette voix mystérieuse du cœur dont le corps tout entier devient l'écho; — mais une pensée terrible lui vint, et sa bouche entr'ouverte se referma sans rendre aucun son, ses bras tendus retombèrent sans avoir effleuré la taille de Marguerite... Un nom avait

retenti dans la conscience troublée du page : *le roi!*

Et alors l'enfant devint un héros, il fut plus fort qu'un homme et il répondit d'une voix brève, sèche, presque dure :

— Ne la trouvez-vous pas bien belle ?

Bavolet poussait l'héroïsme jusqu'à là barbarie, il devenait le bourreau de la reine !

Eh bien ! la reine se trouva, en ce mo-

ment suprême, aussi forte, aussi héroïque que lui ; elle s'agenouilla au chevet du page, silencieusement, lentement, elle prit sa main dans ses mains diaphanes et y laissa tomber une larme :

— Tiens, lui dit-elle, tiens, mon pauvre enfant, bois cette larme, elle contient mon amour tout entier. Je ne t'en parlerai jamais ; et si nous souffrons tous les deux, la plus cruelle torture sera la mienne. Adieu.

Elle baisa cette main qui tremblait

elles ne les peuvent verser dans l'ombre.

Et Marguerite rentra chez elle, la main appuyée sur son noble cœur dont elle comprimait les pulsations et qui saignait si fort!

Bavolet, à l'heure du drame, avait été plus fort que la reine; il fut plus faible après la crise. Quand il fut seul, il fondit en larmes et cacha sa tête sous la courtine.

Nancy, demeurée dans le corridor,

car elle n'avait osé suivre la reine, l'entendit sangloter et elle entra.

Au bruit de la porte qui s'ouvrit le page se leva effaré ; mais la camérière alla vers lui et le pressa doucement dans ses bras :

— Je sais tout, dit-elle, j'ai tout entendu ; vous aimez la reine, malheureux enfant, et vous la tuez !

Bavolet voulut mentir encore.

— Fou! murmura Nancy, est-ce que votre amour ne se voyait pas? Était-il un mystère pour moi, pour la reine, pour mademoiselle de Montmorency?

— Nancy, dit résolûment le page, donne-moi mon épée, je veux me tuer.

– Ah! fit-elle froidement, vous voulez vous tuer!

— Puis-je vivre?

– En vous tuant, vous tuerez la reine.

Bavolet tressaillit et regarda Nancy d'un œil hagard.

— Vous voulez vous tuer, reprit Nancy, parce que vous aimez la reine ; eh bien ! la reine vous aime plus que vous ne l'aimez...

— Tais-toi ! tais-toi !

— Et elle ne se tuera point, elle : elle aura le courage de vivre et de cacher ses larmes ; elle sera plus forte que vous !

— Lorsqu'elle ne m'aimait pas, murmura Bavolet, je souffrais moins...

— Insensé que vous êtes! vous souffrez et elle vous aime:.. Le ciel s'ouvre devant vous, et vous n'osez y entrer?

— Nancy, dit gravement le jeune homme, je suis le *page du roi*..

— Je le sais bien; qu'importe!

Nancy haussa les épaules.

— Et s'il était donné à l'homme de mourir dix fois, je le ferais avant de trahir mon roi dont je mange le pain,

et qui m'a fait noble et brave comme lui. Oh! ajouta Bavolet avec un enthousiasme fébrile, j'ignore mon vrai nom et mon pays, mais je sens aux pulsations de mon cœur que je suis gentilhomme, car je vais en expulser un amour criminel pour y graver à la place ces deux mots : *devoir et loyauté!*

Et Bavolet se mit sur son séant. Et comme la reine avait souri naguère à travers ses larmes, il sourit, lui aussi, d'un fier et triste sourire, et ajouta :

— Maintenant je veux vivre, mainte-

nant je suis fort, et je veux, pour tous aimer la senorita. Nancy, donne-moi mon plus galant pourpoint, attache à mes chausses de belles faveurs bleues, un nœud de rubans à mon épée, je veux mon manteau brodé d'or et ma toque à plume blanche, je veux être beau et hardi comme les pages du temps jadis, je veux que la senorita m'aime... et que la reine m'oublie!

— Il vous faut pour cela, dit Nancy dont le naturel enjoué reprenait le dessus malgré elle, faire votre paix avec l'ambassadeur.

— La paix? s'écria Bavolet qui frissonna soudain de colère, la paix? Oh! je ne renonce point à mon amour pour laisser le champ à d'autres... l'ambassadeur, tôt ou tard, je le tuerai! — Mais sois tranquille, ajouta-t-il avec un froid sourire, pas aujourd'hui, j'ai soif de l'amour de la senorita, il faut bien que le page du roi ait quelque bonne fortune, il faut bien que je sois heureux! acheva-t-il avec un accent de navrante ironie; et ventre-saint-gris! comme dit le roi mon maître, la senorita m'aimera ou j'y perdrai mon nom!

CHAPITRE SEIZIÈME

XVI

Bavolet fit une toilette minutieuse. On eût dit le plus mauvais sujet de page qu'eût jamais eu le roi Henri III, se disposant à escalader le balcon d'une duchesse à tabouret, et prêt à enfoncer jus-

qu'à la garde la lame d'une jolie épée de cour, finement damasquinée, dans le pourpoint d'un mari trop curieux.

Quand il fut équipé, il se mira complaisamment, prit une pose cavalière, inclina sa toque, mit un poing sur la hanche, passa la main droite dans les dentelles en point de Venise qui sortaient de son pourpoint entr'ouvert, et descendit chez le seigneur Gaëtano, qui paraissait fort affairé à écrire une volumineuse correspondance.

— Monsieur, lui dit-il, vous savez que je vous hais.

— Vous m'avez fait l'honneur de me le dire et même de me le prouver, monsieur ; que puis-je faire pour votre service ?

— Oh ! presque rien... me donner la main.

— De grand cœur, je n'ai pas de rancune.

Bavolet éclata de rire.

— Je ne l'entends point ainsi, dit-il.

— Bah ! comment l'entendez-vous ?

— Voici : La reine a vent de notre querelle...

— Vous vous trompez ; elle la connaît dans tous ses détails.

— Soit. Il ne faut pas que la reine cherche à nous réconcilier... elle nous réconcilierait fort mal.

— Alors, que faut-il faire ?

— Paraître bons amis.

— Je vous ai offert mon amitié, vous êtes discret, mon cher monsieur Bavolet, vous ne m'en demandez que le *fac simile*.

— Ainsi, c'est convenu, l'apparence...

— Parfaitement.

— Et à la première occasion...

— Je suis à vos ordres, monsieur.

— Monsieur, dit Bavolet avec une

courtoisie excessive, malgré la fantaisie que j'ai de vous passer ma rapière à travers corps, je suis forcé d'avouer que vous êtes un galant homme.

— Je vous remercie, monsieur.

— Et je serais bien désolé si je me voyais contraint de vous assassiner.

— Ah vraiment ! et pourquoi ?

— Si vous adressiez jamais un mot d'amour à la reine...

— N'ayez crainte, monsieur Bavolet,

ce n'est point la reine que j'aime, c'est mademoiselle de Montmorency.

— C'est comme moi, dit Bavolet, j'aime la senorita et non la reine de Navarre.

— Il faut avouer que la reine est bien malheureuse, pensa Nancy, qui écoutait à la porte pour essuyer ses larmes, — ses amants sont d'une inconstance rare et d'une humeur bien capricieuse!

Henry de Navarre n'était point un

amoureux de roman. Il soupa merveilleusement bien et fut enchanté de la bonne humeur de Bavolet, qui s'occupait de séduire la senorita et avait dépouillé ce masque de mélancolie qui faisait dire au roi depuis quelque temps :

— Les pages s'en vont ! ils ont la lèvre pendante et l'œil morne comme les poëtes de mon frère Charles IX.

Une seule chose irrita légèrement le Béarnais, ce fut le ton enjoué de Fosseuse, à qui Gaëtano débita les plus ga-

lants propos, et la complaisance qu'elle parut mettre à les écouter.

Heureusement le roi avait faim et pour justifier la moitié du proverbe, il n'entendit qu'à demi.

Le souper se prolongea jusqu'à dix heures. A dix heures le roi se leva et demanda sa canne. Bavolet s'empressa d'offrir sa main à la senorita qui le trouvait charmant, et Fosseuse prit celle de l'ambassadeur.

— Avez-vous la migraine? lui demanda-t-elle.

— Je *suppose* que je vais l'avoir, répondit Gaëtano.

— Moi, dit Fosseuse, je ne l'aurai que dans une heure ; la mienne est apprivoisée.

Fosseuse quitta Gaëtano à la porte de son logis et s'enferma. Peu après on gratta à la porte et Nancy entra.

— Mademoiselle, dit-elle, voulez-vous que je vous fasse un conte?

— Je le veux bien, c'est peu dangereux. Que veux-tu me dire, petite?

— Le roi m'a parlé de vous ce matin.

Fosseuse tressaillit et rougit de plaisir.

— Je lui ai dit beaucoup de mal de vous...

— Par exemple!

— J'ai affirmé que vous composiez des histoires avec le seigneur Gaëtano.

— Ah! et qu'a-t-il dit!

— Il a froncé le sourcil et a prétendu

que l'ambassadeur de son cousin était un impertinent et vous une péronnelle.

— Il paraissait donc affligé?

— Il est jaloux!!! dit Nancy, avec un geste dramatique qui fit sourire Fosseuse.

— En vérité! il m'aime donc toujours?

— Heu! heu! ce n'est pas une raison...

— Après, que t'a-t-il dit?

— Dame! fit Nancy, j'ai de bien jolis yeux, dit-on, et si je les perdais...

Fosseuse tendit la main à Nancy.

— Dis toujours, petite.

— Eh bien! il m'a dit que j'avais de jolis yeux...

— Présomptueuse! et tu l'as cru, sans doute!

— Dame! il faut toujours croire.. la foi sauve.

— Celle-là damne, ma petite. — Et puis?

— Et puis il m'a donné un rendez-vous...

— Oh! oh! fit la jalouse Fosseuse, ne serait-ce point toi, plutôt!

— Hum! fit Nancy, peut-être bien... c'est possible...

— Et vous aurez l'audace d'y aller, mademoiselle?

— C'est bien tentant un roi...

— Impertinente!

— Et ce serait bien mal à moi de le faire attendre en pure perte.

Fosseuse fronçait ses grands sourcils.

— Mais, réflexion faite, je n'irai pas; j'y enverrai quelqu'un à ma place.

— La senorita, peut-être!

— Il le faudra bien, si vous n'y voulez aller vous-même.

Mademoiselle de Montmorency poussa un cri de joie et embrassa Nancy :

— Tu es charmante, petite, dit-elle, et je te récompenserai.

— Venez chez moi, dans ma chambre.

Fosseuse suivit Nancy qui la conduisit au second étage du château, où les camérières avaient leur retrait.

Le retrait de Nancy était charmant,

coquet dans sa simplicité, arrangé avec art : il trahissait une Parisienne de l'école de la reine de Navarre.

— Tenez, dit Nancy, en posant un abat-jour sur sa lampe, mettez-vous dans ce coin sombre; il faudrait que le roi ne vous reconnût point d'abord, ce serait plus amusant.

Fosseuse se plaça en riant dans un grand fauteuil et tourna le dos à la porte.

— Bon! dit Nancy, maintenant je me

sauve. Le roi va venir. Il frappa trois coups ; vous contreferez votre voix et direz bien doucement : Entrez !

Et Nancy s'en alla.

— Que je suis heureuse, se dit-elle, de n'être point toquée, moi aussi ; je m'amuserais moins. Ces amoureux ne font que pleurnicher. Une seule chose me fait saigner le cœur : l'État de ma pauvre reine... et c'est ma faute ! Aussi comment supposer que ce drôle de Bavolet aurait des idées si chevaleresques !

Nancy partie, Fosseuse attendit, le

cœur palpitant. Tout à coup des pas légers résonnèrent dans le corridor; Fosseuse reconnut le roi; elle eut peur et trembla.

Puis une idée merveilleuse lui vint :

— Je veux, dit-elle, savoir s'il m'aime encore... et je veux le bien savoir. — Soufflons la bougie!...

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

XVII

La bougie soufflée, la chambre de Nancy se trouva dans la plus complète obscurité et le roi, qu'un rayon de lumière avait guidé jusque-là, fut contraint de gagner la porte à tâtons.

— La petite drôlesse, ce me semble, me veut faire rompre le cou, murmura Henri de Navarre.

Il poussa la porte qui tourna sans bruit sur ses gonds et dit tout bas :

— Nancy ! es-tu là ?

— Est-ce vous, sire? demanda une voix de femme que l'émotion déguisait assez bien...

— Parbleu ! est-ce que tu n'as pas de lumière ?

— Elle s'est éteinte.

— Rallume-la.

— Je n'ai pas de feu...

— Attends, dit le roi, j'ai un briquet; attends.

Fosseuse frémit; elle quitta son grand fauteuil et se dirigea vivement vers le roi, qu'elle saisit par le bras.

— C'est inutile, dit-elle.

— Pourquoi inutile ? il fait si noir ici... et tu sais que je suis venu pour voir tes yeux.

— Ah ! murmura Fosseuse troublée, en effet...

— Comme ta voix tremble, petite, dit le roi, je te fais donc peur ?

— Non, mais...

— Mais quoi ?

— Je suis émue... troublée... et c'est

pour cela que je vous supplie de ne pas rallumer la bougie.

— Diable! diable! pensa le roi, ceci prend une tournure un peu... brusque.

Puis il ajouta tout haut :

— Fais-moi asseoir, au moins.

— Venez, sire. Tenez, mettez-vous là, près de moi.

Et Fosseuse fit asseoir le Béarnais à côté d'elle.

— Ventre-saint-gris ! dit-il alors, pourquoi trembler? pourquoi cette émotion? je parie que si nous rallumions...

Le roi mit de nouveau la main sur son briquet de chasseur, Fosseuse l'arrêta encore...

— Par pitié ! dit-elle, ne me faites point mourir de confusion.

— De confusion pour si peu?...

Fosseuse prit la main du roi et la posa

doucement sur son cœur. Son cœur battait bien fort. Le roi en tressaillit :

— Petite, dit-il, est-ce que... sérieusement... toi qui ris toujours ?

— Moi ? murmura tristement Fosseuse qui oublia une minute qu'elle jouait le rôle de Nancy.

— Là, franchement, reprit le roi, — m'aimerais-tu ?

— Fosseuse ne répondit point mais elle pressa doucement la main du roi.

— Ma parole d'honneur! grommela celui-ci, ceci devient fort embarassant. Nancy, ma mignonne, je sais que tu es une petite espiègle, une assez piquante comédienne et il ne serait pas impossible que tu eusses logé dans ta cervelle écornée le projet de te moquer de moi...

— Ah! sire... quelle idée!

— Or, vois-tu, il n'est pas permis de se moquer du roi comme d'un simple gentilhomme tel que Turenne, ou d'un page comme ce drôle de Bayolet, qui

était ce soir d'une hardiesse à tenter le fouet.

Fosseuse soupira sans mot dire.

— Et si tu te moquais, continua le roi en riant, je serais obligé de t'envoyer à Bouillon rejoindre M. de Turenne, pour lequel, m'as-tu dit, Fosseuse avait quelque inclination.

Mademoiselle de Montmorency fit un brusque mouvement, auquel le roi ne prit garde, et elle oublia encore son rôle.

— Ne croyez pas cela, sire.

— C'est toi qui me l'as dit.

— Je me suis trompée. Mademoiselle de Montmorency n'aime personne.

— Et le seigneur Gaëtano, qui lui narre des contes ? fit le roi avec un accent de dépit qui fit tressaillir Fosseuse et la rappela à elle-même assez pour qu'elle ne se pût trahir.

— Heu ! heu ! répondit-elle, on ne sait pas trop.

— Et moi, ne m'aime-t-elle plus ?

— Je ne crois pas.

— Bah! qui sait!

— Comment voulez-vous qu'elle vous aime, vous aimez la senorita.

— Non, je te jure.

Un cri de joie faillit échapper à Fosseuse; elle se contint cependant et poursuivit :

— Et moi, ne m'aimez-vous pas... un peu !

— Toi! dit le roi tressaillant à son tour, je ne sais pas...

— Merci ! vous êtes aimable...

— Je te demande pardon, ma petite, mais... je suis ému...

— Vraiment? fit Fosseuse qui triomphait. Est-ce mon voisinage qui vous trouble? ajouta-t-elle en quittant la main du roi.

— Tu as un mauvais caractère, Nancy.

— Vous êtes si galant, sire! vous venez ici... Au fait, pourquoi venez-vous?

Le roi se gratta l'oreille.

— Écoute, dit-il enfin, tu as de bien jolis yeux...

— Je le sais, fit sèchement Fosseuse.

— Un pied et une main... charmants!

— Passons.

— Une fossette à la joue qui te va à ravir.

— Soit. Est-ce tout? Où voulez-vous en venir?

— Ah! voici qui est difficile... Je voulais dire que tu es incontestablement très gentille.

— Je vous remercie bien...

— Cependant je ne venais point ici pour te le dire.

— Ah! et pourquoi donc?

— Tiens, dit le roi, je vais te parler franchement, je suis... amoureux.

— De moi?

— Eh! non, hélas!

Fosseuse eut toutes les peines du monde à ne point se trahir; cependant elle eut le courage de repousser le roi en jouant le dépit :

— Ce n'est point, dit-elle, ce que vous me disiez... d'abord.

— Que veux-tu? l'amour est un mystère. Je suis amoureux...

— Je voudrais bien savoir de qui.

— Ah! fit le roi, ceci est peut-être encore plus difficile à dire...

— Est-ce de la reine?

— Fi! pourquoi chagrinerais-je ce pauvre Turenne?

— Est-ce de la senorita?

— Je l'ai été deux jours, je ne le suis plus.

— Inconstant !

— Ce n'est point cela ; elle a un vilain défaut, cette petite Espagnole.

— Bah !

— Elle s'occupe de politique.

— Mon Dieu ! pensa Fosseuse, la reine et moi nous sommes jouées ! le roi a déjà deviné.

— Et je n'aime pas les femmes qui se mêlent des secrets d'État.

— Vous avez bien raison, sire; mais de qui donc êtes-vous amoureux, alors?

— Je n'ose le dire.

— Dites toujours, je suis résignée à tout entendre...

— Un moment... crois-tu que Gaëtano, tu sais, l'ambassadeur?...

— Parfaitement. Eh bien!

— Eh bien? crois-tu... enfin, me comprends-tu?

— Nenni, dit Fosseuse dont le cœur éclatait.

— Qui sait si... Fosseuse...

— Dame! on ne sait pas...Ces choses-là ne se disent point...

— Cordieu! murmura le roi dont la voix s'altéra subitement, si je le savais... si j'étais sûr...

— Qu'est-ce que cela vous fait?

— Comment, qu'est-ce que cela me fait! mais tu ne sais donc pas?

— Je sais que vous l'avez indignement délaissée!

— Indignement! oh! non...

— Trahie!

— Un caprice, voilà tout.

— Et si elle s'est vengée, elle aura très bien fait.

— Mais, ventre-saint-gris! ce serait infâme!

— Ce serait œuvre pie, sire; vous le méritez.

— Pour un pauvre petit caprice de deux jours?

— Qu'importe la durée? dit Fosseuse.

— C'est que, fit le roi avec émotion, je l'aime toujours, moi, je t'assure.

— Quelle plaisanterie! murmura ma-

demoiselle de Montmorency défaillante.

— Et je me passerais mon épée au travers du corps si...

Fosseuse, cette fois, ne put retenir un cri. Elle se jeta au cou du roi et l'étreignit tendrement sans ajouter un mot.

— Par exemple! dit celui-ci tout étonné, qu'est-ce que cela te fait que j'aime encore Fosseuse?

Fosseuse ne répondit point.

— Voilà, poursuivit le roi, qui est au moins original; tu me donnes un rendez-vous d'amour et j'y viens : au lieu de te baiser les mains et de te conter de galants propos, je t'avoue que j'aime toujours Fosseuse, que je suis horriblement jaloux... et tu ne me témoignes pas de dépit, tu te réjouis, au contraire?

Fosseuse se taisait toujours, elle pleurait de joie.

— Ventre-saint-gris! s'écria soudain le le roi, ceci serait trop fort... Nancy n'a jamais pleuré!

Et le roi chercha de nouveau son briquet, en tira quelques étincelles et alluma la bougie.

Fosseuse avait regagné le fauteuil et y sanglottait la tête dans ses mains.

Le roi courut vers elle, aperçut les belles boucles cendrées de sa chevelure et jeta un cri à son tour :

— Fosseuse ! s'écria-t-il, c'était toi ?

Elle s'élança vers lui, et souriante à travers ses larmes, elle lui dit :

— C'est moi, moi qui ait bien souffert, moi qui vous pardonne, puisque vous m'aimez toujours.

Le roi se mit à genoux et couvrit de baisers les mains de mademoiselle de Montmorency. Puis tout à coup le nom de Gaëtano revint à ses lèvres :

— Vous ne l'aimez pas, au moins ?

Fosseuse haussa les épaules.

— Alors cette petite Nancy m'a trompé.

— Du tout. C'est vrai.

— Quoi? qu'est-ce qui est vrai? fit brusquement le roi.

— L'histoire du conte.

— A vous deux, en tête-à-tête?

— En tête-à-tête et à nous deux!

— Mais, c'est affreux! je veux savoir..,

— Dame! dit Fosseuse, ceci est mon secret.

— Vous n'en devez point avoir pour moi.

— Si fait. C'est un secret... politique.

— Qu'importe !

— Ne m'avez-vous point dit tantôt que vous exécriez les femmes qui s'occupaient de politique ?

— Sans doute... Et je veux que vous m'aimiez.

— Mais vous conspirez donc ? fit le roi impatienté.

— Précisément, mon beau sire. Gaë-

tano et moi nous conspirons. Gaëtano conspire contre le roi de Navarre, et moi je conspire contre le roi d'Espagne. Au demeurant, nous sommes les meilleurs amis du monde et les plus fidèles alliés qui se puissent trouver.

— Corbleu! pensa le roi, je commence à croire que les femmes y voient plus clair que nous. Il y a un complot sous roche; je vais rappeler mon vieux Mornay, qui était allé couper ses foins à Nérac, service du roi... Dites donc, ma mie...

— Sire?

— Ne pourrais-je pas être un peu de ces deux conspirations?

— Si fait, sire, c'est très facile.

— Que faut-il faire?

— Aimer beaucoup la senorita.

— J'y songeais.

Fosseuse fit sa moue.

— Je m'entends, dit-elle; en apparence, seulement.

— Peuh! dit le roi. Qu'est-ce que cela fait?

Un éclair de jalousie s'alluma dans l'œil de Fosseuse.

— Je ne veux pas, dit-elle; entendez-vous, Henri?

— Oh! si nous commandons, madame, dit humblement le roi, j'obéirai; je n'aimerai la senorita... superficiellement. A propos, est-ce que Bavolet conspire aussi?

— Peut-être... Pourquoi cette question?

— Il était bien empressé ce soir auprès de la senorita...

— Il cache son jeu, dit finement Fosseuse. Maintenant, sire, adieu... partez...

— Déjà ? mais je n'ai point le mot de la conspiration ?

— Ni moi. Je le cherche.

— Quand espérez-vous le trouver ?

— Peut-être ce soir. J'y vais de ce pas.

— Ce soir ? vous y allez ?

— Mon Dieu ! de quel air vous me dites cela ?

— Vous allez chez...

— Chez qui, sire ?

— Vous verrez... Gaëtano... l'ambassadeur ?

— Pourquoi pas ?

— Dame ! fit le roi, la nuit... à cette

heure... une dame d'honneur qui court les corridors. C'est peu convenable.

— Jaloux! dit-elle avec un frais éclat de rire ; était-ce plus convenable... jadis... de voir un roi s'aventurer dans de petits escaliers... mystérieux.

— Pourtant, cela me paraît imprudent...

— Je vais le rejoindre dans le parc.

— Bien vrai? vous ne me mentez point?

— Tenez, dit-elle en riant et ouvrant la croisée, voici la lune qui se lève, la croisée donne sur le parc, mettez-vous là, vous nous verrez.

— Adieu...

Le roi lui mit un baiser au front et elle s'esquiva.

Peu après, de son poste d'observation, le roi aperçut Gaëtano se promenant au clair de lune sous les coudriers, et presque aussitôt Fosseuse qui vint le rejoindre et prit son bras.

— Bon ! pensa le Béarnais, je ne les perdrai point de vue.

L'ambassadeur et mademoiselle de Montmorency se promenèrent de long en large un moment, et puis, insensiblement, ils se dirigèrent vers le massif de coudriers sous lesquels Gaëtano s'était battu le matin avec Bavolet.

— Diable ! fit le roi, mais elle m'a dit : « Vous nous verrez ; » mais c'est que je ne les vois plus du tout. — Diable ! diable !

Et le roi attendit, espérant les voir ressortir. Dix minutes s'écoulèrent, rien ne reparut.

Le roi commençait à éprouver des impatiences nerveuses, lorsqu'un bruit de pas et un frôlement de robe se firent entendre dans le corridor.

Le roi respira :

— La voici, pensa-t-il ; ils auront suivi la grande allée et seront remontés par le grand escalier.

Le parc était éclairé par la lune ; mais la croisée de Nancy se trouvait masquée par une tourelle, si bien que la chambre où était le roi était entièrement dans l'ombre.

La porte s'ouvrit et se referma sans bruit.

— Est-ce toi ? demanda le roi.

Ce n'était point Fosseuse, c'était Nancy qui, croyant le roi et Fosseuse partis, venait prendre possession de son domicile.

— Oh! oh! pensa Nancy, le roi est encore ici, et Fosseuse n'y est plus... cela aura mal tourné, et j'en suis pour mon sacrifice... Depuis deux jours, je fais les affaires de tout le monde... excepté les miennes, je tourne au Bavolet. Bah! on dit que charité bien ordonnée commence par soi-même. J'ai commencé par les autres, si je finissais...

Et Nancy répondit bien bas :

— Oui, c'est moi.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

XVIII

Où la nature espiègle de Nancy, reprend le dessus.

— Ah ! c'est vous, dit le roi d'un ton piqué... où donc avez-vous laissé le seigneur Gaëtano ?

— Mais... balbutia Nancy interdite, je ne sais pas...

— Comment, vous ne savez pas? serait-ce sous les coudriers où vous aviez si grande hâte de vous réfugier tantôt, alors que vous saviez que d'ici je voyais tout?

— Moi, je me suis réfugiée sous les coudriers? demanda Nancy qui ne comprenait plus du tout... avec le seigneur Gaëtano?

— Parbleu! dit le roi, me prenez-vous pour un niais?

— Non pas, sire... mais je ne sais ce

que vous voulez dire avec vos coudriers et votre Gaëtano.

— Corbleu ! dit le roi frappant du pied, ceci est trop fort, et vous êtes la plus perfide des femmes !

— Oh ! sire, quel vilain mot...

— Un monstre d'hypocrisie !

— De grâce... sire...

— Et moi qui vous aimais !

— Vraiment, vous m'aimiez?

— Elle ose en douter! ô perfidie!

— Dame! écoutez donc, fit Nancy qui souriait dans l'ombre, on douterait à moins.

— Que voulez-vous dire, expliquez-vous?

— Vous aimez la senorita.

— Je vous ai juré le contraire tout à l'heure.

— Alors c'est Fosseuse...

— Eh! oui, dit le roi, c'est Fosseuse que j'aime... je te l'ai dit assez clairement.

— Bien vrai? fit la méchante soubrette.

— Douteras-tu de moi?

— Je vous crois, sire. En ce cas, que vous importe ma conduite?

— Ma foi! s'écria le Béarnais, ceci est

le comble de l'imprudence. Elle sait que je l'aime, que je suis jaloux...

— Mais non, vous ne m'aimez pas, puisque vous aimez Fosseuse, sire.

Le roi poussa un cri :

— Tu n'es donc point Fosseuse? demanda-t-il.

— Moi? pas le moins du monde.

— Alors, pourquoi... viens-tu?

— Je rentre chez moi.

— Nancy! fit le Béarnais qui comprit enfin.

— Je croyais que vous m'aviez reconnue, murmura l'hypocrite camérière.

— Comment voulais-tu que je te reconnusse; je ne t'attendais pas?

— Par exemple! dit Nancy d'un ton piqué.

— Serait-ce toi que j'ai aperçue dans le parc avec l'ambassadeur?

— Nenni.

— Alors comment veux-tu...

— Mais dame! fit Nancy, il me semble ce matin...

— Quoi? ce matin... demanda naïvement Henri de Navarre.

— Eh bien! ce matin, ne m'avez-vous pas dit... Diable! vous avez pourtant de l'esprit, sire.

— C'est juste, mais je suis venu il y a une heure.

— Je suis désolée de vous avoir fait attendre, mais j'avais mon service auprès de la reine.

— Voilà qui s'embrouille de plus en plus, dit le roi.

— Au contraire, c'est fort clair.

— Comment donc Fosseuse était-elle ici ?

— Fosseuse ! ici, chez moi ? s'écria la soubrette jouant de stupéfaction.

— Dame! murmura le roi, je l'y ai trouvée...

Et le roi raconta à Nancy la scène précédente. Nancy pouffait de rire.

— En sorte, dit-elle, que Votre Majesté attend Fosseuse.

— Sans doute.

— Fosseuse qui a disparu derrière les coudriers avec l'ambassadeur?

— Eh oui, fit le roi, dont la jalousie renaissait peu à peu.

— Y a-t-il longtemps, déjà?

— Un siècle!

— Hum! murmura Nancy, les coudriers sont touffus...

— Peuh! dit le roi.

— Le gazon est vert...

— Heu! heu!

— La nuit est fort belle...

— Il fait froid.

— Pour les jaloux peut-être, mais pour ceux qui s'aiment.

Le roi frissonna.

— Tais-toi, petite, dit-il, tais-toi donc!

— Et le seigneur Gaëtano sait de bien beaux contes.

Le roi, qui avait abandonné la fenê-

tre, y retourna et plongea anxieusement ses regards dans le parc. Le parc était désert.

Le roi poussa un soupir. Nancy en laissa échapper un autre.

— Tu soupires? demanda le roi.

— Oui, sire.

— Et pourquoi?

— Je soupire en songeant que je suis

une pauvre camérière qui sert de jouet à tout le monde.

L'accent de Nancy était si triste que le roi en tressaillit.

— De jouet? fit-il, et à qui donc, par hasard?

— A beaucoup de gens. Au roi de Navarre, par exemple... au roi qui donne un rendez-vous à mademoiselle de Montmorency.

Le roi était bon, l'accent ému de Nancy le toucha.

— Pardonne-moi, dit-il.

— Il le faut bien, puisque vous aimez Fosseuse...

— Corbleu ! s'écria le Béarnais, j'ai peut-être grand tort en cela...

— Ah! sire... quelle idée !

— Et ces coudriers... ce Gaëtano...

— Vous êtes méchant, sire ?

— Et j'ai bonne envie... de me venger !

— Comment cela, sire ?

— Dame ! fit le roi, si je savais...

— Que voulez-vous savoir, sire ?

— Si je savais que tu... m'aimasses un peu.

Nancy étouffa à demi un gros soupir :

— Je ne vous aime pas, sire, dit-elle... et j'en suis bien heureuse...

— Impertinente !

— Car vous ne m'aimeriez pas...

— Peut-être...

— Vous aimez Fosseuse.

— Morbleu! je finirai par ne plus l'aimer...

— Vous aurez tort, car elle vous aime...

— Je crois plutôt qu'elle me trompe.

— On trompe en aimant, murmura la perfide camérière.

Le roi eut le vertige et il prit Nancy par la taille :

— Si je me vengeais, dit-il.

Nancy lui glissa doucement des mains.

— Sire, dit-elle, c'est parfaitement

inutile, voici mademoiselle de Montmorency.

Le roi poussa un cri de joie :

— Tu crois ? dit-il.

Nancy éclata de rire :

— Vous voyez dit-elle que je suis sage en refusant de vous venger.

Le roi, pris au piége, se tut :

— Mais moi, je me suis vengée ! Voici une demi-heure que je me divertis aux dépens du roi de Navarre. Pourquoi diable me donnez-vous des rendez-vous

pour me dire que vous aimez Fosseuse ?

Et Nancy, laissant échapper un second éclat de rire, s'enfuit, tandis que le roi demeurait tout soucieux à la fenêtre.

— Allons! murmura la camérière, j'ai le cœur plus sage que la tête et mes caprices n'ont pas de suite. Décidément je suis la véritable reine du château, car je n'aime personne et fais le bonheur de tout le monde. Je vais chercher Fosseuse et l'envoyer au roi qui me paraît être au supplice!

Nancy n'eut point le souci de chercher longtemps Fosseuse, elle la rencontra dans le grand escalier :

— Allez ! lui dit-elle le roi est sur les épines.

— Pourquoi cela ?

— Il est jaloux. Courez vite. Cependant, comme il se fait tard, tâchez de le mettre hors de chez moi, je veux me coucher.

Fosseuse fit un signe de tête et rejoignit le roi en riant :

— Mon pauvre Henri, dit-elle, vous êtes donc toujours jaloux ?

— Mais, fit le roi qui respira bruyamment, il y a de quoi, ce me semble ?

— Taisez-vous, ce n'est point l'heure et nous n'avons pas le loisir de nous faire une querelle. Nous conspirons.

— Ah oui! reprit Henri, quel est le mot de l'énigme ?

— Je le sais point encore.

— Vous avez cependant causé... bien longtemps.

— Peu importe! Voici ce qu'il vous faut faire.

— Pour conspirer?

— Sans doute! il vous faut feindre d'aimer la senorita...

— Comme vous l'ambassadeur?

— Certainement.

— Et lui obéir en tout...

— Très bien.

— Satisfaire tous ses caprices...

— Diable !

— Je m'entends, et paraître me dédaigner plus que jamais...

— Le pourrai-je ?

— Ingrat ! murmura Fosseuse, vous l'avez tenté déjà, ce me semble.

— Chut ! dit le roi, je vous aime, oublions le passé.

— Soit ; — et maintenant voici minuit qui sonne, rentrez, sire, il est tard.

— Cruelle ! murmura le roi.

— Tout beau ! dit Fosseuse, avant d'être absous, il se faut repentir.

Fosseuse, s'esquiva et laissa le roi qui ne tarda point à rentrer chez lui.

— La senorita, pensa-t-il, est bien belle et Fosseuse veut que je l'aime... en apparence, beaucoup; — si je l'aimais un peu... en réalité?

Mademoiselle de Montmorency regagna son appartement et fut fort étonné d'apercevoir un filet de lumière qui passait au travers de sa porte demeurée entr'ouverte.

Elle entra et reconnut Nancy et Bavo-

let qui causaient paisiblement au coin du feu.

Bavolet était dans son charmant costume de la soirée, et il souriait à Nancy comme le plus gai des pages sourirait à la plus sémillante des camérières.

Fosseuse les regarda tous deux et parut chercher la signification de leur présence chez elle, à une pareille heure.

Nancy la comprit sans doute, car elle lui dit aussitôt :

— Vous me chassez de chez moi, il faut bien que je me réfugie quelque part.

— Bien, dit légèrement Fosseuse en regardant ensuite Bavolet.

Bavolet souriait, mais son œil était fiévreux, et son front pâle disait éloquemment sa souffrance.

— Me trouvez-vous beau ? demanda-t-il en s'efforçant d'être fat et de bonne humeur.

— Ravissant, répondit Fosseusé.

— Tant mieux! car d'autres sont de votre avis.

— Nancy peut-être?

Nancy, d'abord.

Chut! monsieur Bavolet, dit Nancy, qui essaya de rougir.

— Ensuite la senorita, reprit le page.

— Vraiment! fit Fosseuse.

— En vérité, murmura Bavolet qui essayait de masquer la tristesse de son cœur avec le sourire de ses lèvres, elle serait, morbleu! bien difficile.

— Voyons, dit Fosseuse, ne plaisantons point, Bavolet, la senorita t'aime-t-elle?

— Elle ne me l'a point dit, mais...

— Tu as lieu de le croire, n'est-ce pas ?

— Il n'est rien de tel pour être fort et clairvoyant en amour, reprit Bavolet, que de ne pas aimer ceux qui vous aiment.

— C'est assez philosophique, cela.

— Et la senorita m'aimant, n'aimera

point le roi... alors vous comprenez, ma petite Fosseuse?

— Je comprends, dit gravement mademoiselle de Montmorency, que tout cela est inutile.

— Inutile!...

— Sans doute, le roi m'aime toujours.

—Alors, murmura tristement Bavolet,

rien ne m'oblige plus à jouer mon rôle. Ce que j'en faisais n'était que pour vous.

— Au contraire, il faut continuer.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que le roi sera plus que jamais empressé auprès de la senorita.

— Alors il vous délaisse?

— Il m'aime plus que jamais.

— Ceci devient une énigme.

— En voici le mot : la senorita conspire.

— Ah bah !

— Elle conspire avec l'ambassadeur contre le roi.

— Et quel est le but du complot?

— C'est ce qu'il faut savoir. La reine cherche, je cherche aussi, cherche à ton tour. Le roi est prévenu.

— Bon, dit le page, je vais avoir une passion d'ogre pour l'Andalouse. Il faut bien que je tue le temps!

— La reine, murmura Nancy à l'oreille de Fosseuse, nous sera maintenant d'un pauvre secours.

— Tu la remplaceras, dit Fosseuse. Maintenant, allez vous-en ; je meurs de sommeil.

— Il paraît que les amoureux dorment, murmura Nancy.

— Oui... quand ils sont heureux ! répondit Bavolet avec un soupir. Bonne nuit, petite.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

Fontainebleau Imp. de E. Jacquin.